

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Etranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2893.74

Le gouvernement lance un appel au pays

Mais quand le pays lancera-t-il un appel au gouvernement ?



Enfin, ça y est : nous l'avons vu, nous l'avons lu, cet appel solennel dont le gouvernement veut bien nous gratifier, dont on parlait depuis des jours, dont un signataire disait : « Oui, il est rédigé, nous l'avons mis au point, mais il y faut encore quelques retouches. C'est difficile. C'est délicat, vous pensez bien. Ce soir, sans doute, il sera prêt ».

Nous nous disions : Enfin, le gouvernement s'y met. Ça été lent, ça été dur, mais cette fois ça va y être. D'un coup, nous allons tout savoir. D'un coup, nous connaissons le fond de notre malheur. La déchéance de notre patrie calamiteuse va nous être révélée. Après quoi, nous verrons clair, nous saurons d'où nous venons, où nous allons, ce qu'il faut faire.

C'est que c'est grave, un appel au pays. Ça ne se fait qu'en des circonstances ultimes, et c'est d'autant plus solennel. Déjà nous étions fébriles, nous tressaillions, et de savoir que M. Devèze y avait collaboré, et M. Sap, et M. Jaspar, et tous les autres comiques de la troupe nous rendait plus expectatifs encore.

Bref, il est lancé, il a paru, il est dans le « Moniteur », il est dans tous les journaux (sauf celui-ci — mais que M. Jaspar nous excuse : nous n'avons pas de place à perdre), il est partout et même dans les hauts-parleurs, suivi de ses douze signatures.

Donc nous en primes connaissance. Nous l'avons lu, relu. Quelle rigolade ! Le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces messieurs ne se sont pas foulés. Mais pour dire le vrai, ils se foutent bien du monde. Il n'y a rien dans ce paquet de phrases, sauf qu'on prie le contribuable de payer ses impôts !

Fallait-il tant de palabres et de cogitations, tant de lyrisme et tant de jours, pour en arriver là ? Un mauvais élève d'école primaire, le moindre pense-pe-

tit, M. Rossel lui-même, ferait mieux en moins de temps. Sans blague, de qui se moque-t-on ? Et vraiment peut-on penser que le pays a besoin d'une si pitieuse littérature, si ce n'est pour mieux connaître quels pitres le gouvernement ?

Vraiment, ne le sait-on pas, rue de la Loi, les temps sont exceptionnels, chaque jour qui passe nous mène plus vite à la culbute, il faut tout réformer, il faut des formules nouvelles : et voici ces messieurs, calmement, gravement, sérieusement, douilletement, qui allignent les mêmes petits mots malingres qui ont tant de fois servi, les mêmes pensées chétives et molles qui ne mènent à rien, qui trouvent tout juste à dire que le contribuable doit payer ses impôts et, si possible, sans attendre les délais !

Pour ce qui est du chômage, pour ce qui est du Congo, pour ce qui est des abus, pour ce qui est de la paix, pour ce qui est de l'économie mondiale, pour ce qui est de la politique universelle, pour ce qui est de la Belgique dans le monde : rien, rien, rien ! Le vide immense. Ces messieurs n'y songent pas. Le pays, pour eux, c'est la rue de la Loi ; la prospérité, ce sont les impôts.

Qu'ils le sachent donc, c'est un immense éclat de rire qui répond à leur déclamation pleurarde et platonique.

Chaque jour qui passe coûte des millions. Les faillites s'accumulent. Le chômage augmente. La misère grandit. Les malheurs s'accumulent. Les passions s'exaspèrent. Les policiers matraquent au petit bonheur. Les gendarmes se préparent.

Et M. le Premier Ministre est en vacance. Et M. Devèze caracolle à Eupen. Et M. Jaspar lance un appel au pays, appel à la sagesse et à la raison !

Mais le pays est sage ; il n'est que trop sage. Il n'a que faire de tels cabotinages.

Comme si, d'ailleurs, c'était au gouvernement à lancer des appels au pays et non pas au pays, enfin, à lancer un appel au gouvernement, un appel final, d'autant plus dur qu'il aura trop tardé.

Pierre FONTAINE.

Un échantillon de poésie officielle

On nous communique le « poème » que voici. Il faut le lire. C'est le « Chant pour distribution de prix » que l'on fait apprendre, en ce moment, à l'Ecole Fernand Coeg, rue du Président, Bruxelles, à des jeunes filles dont l'âge varie de 14 à 18 ans.

C'est inimaginable de sottise et de platitude. C'est plus bête que du Vaxelaire. Les élèves à qui l'on fait annoncer ces aneries en demeurent frappées de stupeur. Celles qui ré-

Gloire, gloire, sainte Patrie, Gloire !
Ta lumière nous conduise et nous protège, Gloire !
Longue vie à ton souverain sur terre, Gloire !
Que ses fiers coursiers restent forts et rapides, Gloire !
Et qu'il garde ses serviteurs fidèles ; Gloire ! Gloire ! Gloire !
Que tu resplendisses,
Que la vérité t'éclaire comme un astre éclatant,
Que les richesses du pays s'accroissent,
Oui, s'accroissent pour l'honneur du Roi,
L'honneur du Roi, oui, pour le bien de la patrie,
Gloire ! Gloire ! Gloire !
Que nos fleuves immenses coulent limpides
A pleins bords vers la mer,
Gloires aux rivières qui nous guident vers le vieux moulin ;
Là, tout chante, tout chante le blé,
Chante, chante, l'hymne du blé.
O vieillards savants, venez tous entendre nos chansons,
Jeunes gens que le savoir tente, venez chanter,
Venez tous chanter la belle patrie !
Gloire ! Gloire ! Gloire ! Gloire ! Gloire !

L'invocation aux « fiers coursiers » qui coulent à pleins bords, c'est forts et rapides est assez délicate, en prévision des prochaines inondations que l'impéritie de nos gouvernements rend périodiques.

A propos de la lettre d'un mineur

Quand il y a grève au Borinage

En publiant, il y a quinze jours, la lettre d'un mineur au sujet des récentes grèves du Borinage, nous disions que c'était là un point de vue et, fidèles à nos principes de libre discussion, nous faisons appel à la contradiction éventuelle.

La voici, par la plume de M. François Jumeau, militant socialiste, rédacteur au Peuple, indirectement mis en cause par la relation qu'il a donnée des événements dans l'organe du P. O. B.

Rédacteur chargé par le Peuple de suivre le dernier conflit qui mit aux prises les mineurs du Borinage avec leurs patrons ; ayant le sentiment d'avoir fait en cette circonstance tout mon devoir d'informateur au service de la classe prolétarienne, de n'avoir rien caché sur les causes et les buts du conflit, mon premier sentiment, en lisant dans Le Rouge et le Noir du 10 mai, la lettre consacrée à la grève par Georges Huber, « mineur borain », a été que je rêvais.

Mais non, c'était bien vrai : un « mineur » dénonçait la trahison, non seulement des dirigeants syndicaux mais aussi du Peuple et, par conséquent, de votre serviteur, puisque c'est moi qui ai assuré l'information du journal sur la grève.

— Vous avez trahi !
C'est bien vite dit. Le premier-venu peut le dire. Encore faut-il être sérieux et prouver ce qu'on avance.

Les lecteurs du Rouge et le Noir, quand j'aurai établi les faits, jugeront.

D'abord l'attitude du Peuple sur les causes du conflit.

La grève éclate le 19 avril. Le 20, nous annonçons la chose et tous les points que Georges Huber énonce comme l'ayant déterminée sont repris dans son information.

Nous ajoutons :
« Que les ouvriers se plaignent d'être pourchassés par la nouvelle direction qui, pour réduire ses prix de revient et diminuer les pertes d'exploitation, s'efforce d'augmenter le rendement. Pour les ouvriers, le plus grave du nouveau règlement, prévoyant la suppression d'une pause, c'est qu'ils ont diminués indirectement. »

On peut lire aussi qu'à « l'Eribus », et ici nous dénonçons vigoureusement le fait, une affiche annonçant la réduction des prix d'abattage, avait été apposée malgré que pour ce puits il n'y a jamais eu qu'un seul temps de pause. C'est ainsi qu'un ouvrier gagnant 11 fr. 60 par mètre abattu, avait vu réduire ce prix à 11 fr. 10 ».

Le 21 avril, le Peuple consacre une colonne et demie à la grève.

Le 22 avril, nous rendons compte des assemblées tenues par les grévistes à Quaregnon, Cuesmes, Flénu et Jemappes.

(Suite en page 3.)

François JUMEAU.

Des paroles aux actes

Pas une heure à perdre, disait le gouvernement. Il nous faut les pleins pouvoirs. Tout de suite ! Le pays est en péril.

Et sitôt qu'ils les ont, ces pleins pouvoirs, que voyons-nous ? M. Jaspar s'en va se goberger en compagnie du sieur Carton de Wiart... à l'Institut Saint-Louis et, dans un discours officiel, il chante les louanges de ce « symbole de l'enseignement libre » !

Pour qui sait que l'enseignement libre, c'est une des plaies de ce pays, l'attitude de M. Jaspar apparaît, en ce moment, pleine d'à-propos.

CE SOIR, A LA TRIBUNE
en la SALLE DES HUIT HEURES
11, place Fontaines,

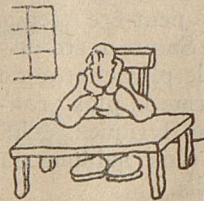
M. PHILIPPE LAMOUR
du barreau de Paris, directeur de « Plans »,
ouvrira le débat sur

LA PRESSE
D'AUJOURD'HUI

et fera la
REVUE PARLEE DES JOURNAUX
DU MERCREDI 24 MAI

RETOUR A L'ENVOYEUR

D'où vient l'argent ?



Lors, Piccolo, le désopilant désossé Piccolo, s'étant foulé le muscle fessier au cours d'une de ces représentations qui font la joie des adjudants pensionnés et des concierges, Barnum s'adressa au clown Interim afin d'animer la piste.

C'est ainsi que le lundi 5 mai, le Soir ne faillit point à sa mission et qu'un long article en première page offrit de quoi se dilater la rate à tous les amateurs de grotesque. Décidément, le Soir est une maison bien tenue et qui possède un personnel stylé ; à peine un bouffon disparaît-il, qu'il s'en trouve déjà un plus bouffon qui le remplace.

Je m'excuse de ne vous offrir qu'une sélection du numéro qu'exécute cette fois monsieur Interim. La matière en est par trop copieuse, il faut que nous nous en tenions à l'essentiel :

Les journaux, les tracts, les conférences en faveur des objecteurs de conscience se multiplient. En France, le ministre de l'Intérieur a dû signaler aux préfets la forme insidieuse de la propagande antinationale... En Belgique aussi la propagande en faveur des objecteurs s'accroît. L'heure paraît mal choisie. On fera peut-être bien d'y veiller. La prédication du défaitisme chez le voisin est une propagande allemande traditionnelle...

On peut être certain que la propagande allemande va s'intensifier à la ronde et que les hitlériens ne renonceront pas aux traditions kaiserliennes qui ont été entretenues d'ailleurs par le régime républicain.

Après avoir dégusté ce morceau plus un patriote au crâne pyriforme qui ne sache désormais qui alimente la campagne en faveur des objecteurs de conscience.

Nous vous l'avons dit, ici-même assez fréquentes fois : c'est la Main de l'Allemagne qui paye ! Et quand la main de l'Allemagne est fatiguée d'aller à sa poche, c'est l'Œil de

Moscou qui va à son gousset ! Voilà qui est parler clair et conformement à l'intelligence intérieure de M. Interim.

De ce M. Interim si superlativement belge et courageux au point de signer crânement son article de son pseudonyme bien connu. Léon Bloy déplorait qu'un tel nombre de coups de pied au cul se perdissent dans le monde ; il ignorait la véritable raison qui est que la Terre pullule d'innombrables M. Interim qui ont le derrière aussi anonyme que la conscience. Ils n'ont que le portefeuille qui ne soit pas anonyme. Car, au fait, ce scribe qui a l'âme d'un procureur et — justice immanente ! — en possède également le style, touche de l'argent pour ses articles. Qui le paye ? Le journal Le Soir qui ne vit que grâce à sa publicité. Donc M. Interim vit de la publicité du Soir. DONC M. INTERIM EST PAYE PAR LES MUNITIONNAIRES (c. q. f. d.) Et je passe à la démonstration en reproduisant un texte qui fera l'édification du lecteur et la joie de Sir Basil Zaharoff qui bénéficie d'une réclame non payée. Le communiqué suivant parut dans Le Soir du 14 avril 1933.

VICKERS LIMITED

Situation financière solide

VICKERS Ltd., la fameuse firme britannique d'armement, dont l'activité embrasse une grande variété de productions, y compris la construction des hydravions les plus rapides du monde, continue, au milieu d'une dépression économique sans précédent, à donner d'excellents résultats, qu'on ne peut mettre en parallèle avec aucun de ceux réalisés dans l'industrie lourde. Le rapport pour 1932 qui vient d'être publié, accuse un bénéfice net commercial de £ 811.594, et un profit net réparti de £ 529.038 ; les actions ordinaires recevront un dividende de 4 %, et un montant substantiel de £ 222.022 est reporté à nouveau. Depuis les réorganisations effectuées en 1925, les bénéfices ont permis de constituer un fonds de réserve de £ 1.100.000. La situation financière exceptionnellement solide de cette Société se maintient donc...

(Suite en page 6.)

MIL ZANKIN.

CHARLES PLISNIER ou La poésie est sans limites

PAR EDMOND VANDERCAMMEN

L'œuvre de Charles Plisnier est d'une telle richesse, d'une telle diversité que si l'on veut saisir l'étape qui relie ses livres il faut à chaque fois rectifier le diaphragme.

A pénétrer dans son climat poétique, j'ai souvent pensé à Picasso, aux possibilités inépuisables de ce peintre faisant un jour des Ingres, après s'être attardé à un visage primitif, se réservant pour le lendemain une composition abstraite d'une réalité humaine non moins inimitable et convaincante. Si je cite Ingres et les primitifs à propos de Picasso, ce n'est pas dans le but de souligner une influence mais plutôt d'atteindre à l'éclairage spirituel le plus adéquat à son secret de plasticien.

Il y a un titre de Cocteau. D'un ordre considéré comme une anarchie, qui conviendrait parfaitement à ce que je voudrais essayer de dégager ici du courant poétique propre à Charles Plisnier.

Si j'osais, je dirais que nous voici aux frontières de la pathologie du siècle, ou plutôt au centre de la psychose d'une fin de génération, une génération inquiète, fatiguée de trop de découvertes, de trop de crimes, de trop d'injustices, de trop d'attente en la venue du Messie.

Plisnier ? Un poète sensuel avec frénésie, un homme à cheval sur deux époques : l'avant-guerre et l'après-guerre, une intelligence sensible qui n'a pu souscrire totalement ni à l'une ni à l'autre de ces dernières.



CHARLES PLISNIER

Si vous ajoutez à ces processus les habitudes intellectuelles, les lois prescrites physiques dont cet écrivain a tenté de s'échapper, allant de la vie bourgeoise au cœur du peuple vous aurez le portrait le plus significatif de ce que l'on pourrait appeler « sa condition humaine ». Simplement, le degré d'impul-

sivité dans son amour des hommes a poussé notre auteur d'un pôle à un autre. Que l'on n'oublie pas à cet endroit qu'il est le produit de toute une culture aristocratique, d'une émotivité névropathique à un certain sens et qu'il s'est découvert assez de volonté et de dignité révoltées, pour franchir le cap.

Que devait-il en résulter, sinon une suite d'intermittences intellectuelles, un mouvement cérébral sinueux, impressionnable comme la plaque la plus sensible? Comment pouvait-il jeter par dessus bord ses souvenirs obsessifs sans de temps à autre, se surprendre à mesurer son attitude, à s'interroger? N'est-ce point là le signe de la sincérité vis-à-vis de soi-même, de l'élémentaire probité? Simples réflexes aussi contre lesquels l'esprit se défend avec peine.

Ainsi donc, Charles Plisnier est encore sous le coup de ce que Jean Epstein appelait un jour « la fatigue civilisatrice ». Non pas totalement, il s'en défait loyalement, se réclamant le droit et le devoir de s'exprimer suivant sa seule évolution intérieure, conscient de la nécessité de dire au monde ce que signifie la fin de l'époque chaotique que nous vivons et non moins conscient de l'exaltation qui le conduit vers l'élaboration des valeurs nouvelles.

Je serais incomplet si, traçant ce portrait psychologique, je ne signalais encore que cet écrivain a eu une enfance religieuse, faite d'élans mystiques et de doutes angoissants. C'est parmi toutes ces forces, tous ces « tropismes », que Plisnier s'est mis à écrire, à se confesser, à interroger, à découvrir la vie par les voies de la musique, cette « magie suggestive » suivant le poète des *Fleurs du mal*. C'est de là qu'est née sa *Prière aux mains coupées* :

Le pont délaie les rives
Ame tournoie
Là-bas
toutes les bêtes qui depuis longtemps
étaient en marche
viennent flâner l'espace le passage des vents de sel
de la misère
la distance qu'il y a jusqu'au rêve

Ce sont les premiers vers du livre et déjà l'on comprend que le poète a l'âme prise entre le rêve et la réalité, entre les forces décadentes de sa classe et celles de l'autre qu'il sait être désignée pour mettre fin aux défaillances de l'heure.

L'homme se situe, fait le point :

Je suis Charles noyé dans la marée plaintive
où les eaux se recommencent...
...
Je suis Charles qui ausculte la terre
en mal de roses

L'on voit dès cet instant que la poésie de *Prière aux mains coupées* n'est pas seulement un phénomène d'abstraction, mais qu'elle a partie liée avec la raison, celle-ci étant « incorporée » dans la réalité totale de l'être » pour rappeler une expression chère aux défenseurs de la poésie pure.

L'éducation religieuse de Plisnier apparaît à chaque pas mais déjà blessée par l'accent d'une autre foi moins céleste. C'est ici que

Le paysage entre en souffrance

et que le poète laisse venir à lui les saints et les saintes

pour tuer cet esprit
l'esprit
au cœur d'un firmament fait de quatre cents plaies

Et toujours, c'est l'orage qui gronde et les forces contraires qui se conjuguent, se repoussent, se rejoignent, retrouvent leur pôle :

la face du délire et la face de la terre.

Il en naît une affirmation définitive de révolte :

Je tuerai ces yeux en prière
Ces mains qui s'élèvent mal
Ce ventre de veule animal
labouré par les chimères

ou encore plus loin :

Je ne veux
plus que tu laisses
tout ouvertes ces oreilles
où le monde va versant
son trouble venin de songes.

Accents que mille voix poussent ensemble, communion des cathédrales.

« Cette région mystérieuse où s'altère la docte et sainte ivresse du poète » comme dirait M. l'abbé Brémond est peuplée pour Charles Plisnier d'une flore et d'une faune en perpétuel état de métamorphose :

Les roses ont fleuri dans le ventre des mères
les ovules sont nés dans la bouche des fleurs
les poissons ont percé la gorge des almes
le sexe des enfants est la proie des voleurs

J'ai couvert ton corps
de poissons de méduses d'algues
Je vois au fond du monde
tes yeux devenir immobiles
Ce sont mes billes d'enfants
Le vent
Joue avec la prairie

Puissance de la métaphore au service du souvenir et du devenir.

« Et si jamais je reprends terre » s'écrit-il ! Pour la reprendre, il faudra au poète une volonté héroïque, la liquidation de cent complexes, la lente et sûre attitude envers le « moi » impérieux, la longue marche vers l'expression de son *Déluge*.

Le rapport d'inégalité s'accroît : réaction — éducation.

Histoire Sainte naîtra, vaste poème en prose où les figures de Barabbas et de Jésus auront perdu leur signification chrétienne et où Plisnier laissera s'éteindre en lui ce qu'il y avait de souffrance parodiée en son mysticisme profond. La révolte continue de prendre toutes les positions abandonnées. C'est cela qui fait la résistance de Plisnier : à aucun endroit de sa courbe parfois fort sinueuse, vous ne trouverez de solution de continuité. Certes, les forces contraires dont nous parlions plus haut tenteront longtemps encore de dominer son extase, mais l'écrivain ne mentira point, préoccupé de la nécessité de son témoignage autant que de sa soumission aux lois secrètes de la poésie.

S'il fallait s'en tenir à ce dernier domaine, nous serions peut-être tentés d'affirmer qu'*Histoire Sainte* reste jusqu'à ce jour son livre le plus chargé de poésie, celui qui renferme la plus grande somme d'inventions lyriques, celui qui est le voyage le plus sublime au pays des rites accomplis.

Lisez :

Barabbas...

Sans cesse j'ai marché sous les pluies obliques de la poésie. Chaque seconde, une image sur mes yeux, vingt mille dans mon cœur. Chaque seconde et chaque mètre de marche et chaque battement de cœur, j'eusse pu délivrer en chantant tous ces songes qui naissent... Alors, les beaux adolescents lèvent leur regard sans lune. Et les femmes, en ouvrant leur porte aux feuilles du matin, c'est mon chant qui les habite.

La poésie à chaque pas, la poésie ouvrant la bouche pour boire à la musique des mots, à la sève du monde. Plisnier ne peut jouer à cache-cache avec elle. Leur rencontre se fait au grand jour.

Après *Histoire Sainte* cet écrivain a publié presque en même temps *Déluge* et *Fertilité du désert*, deux œuvres totalement différentes à première vue, deux aspects de sa double personnalité. En réalité, *Fertilité du désert* a été écrit avant *Déluge*.

Il est utile de signaler ce fait ici. Il est dommage que ce livre ne soit pas

paru en son temps, cela aurait moins dénoté la critique qui a parfois mal compris l'évolution du poète. Aussi est-il logique de parler d'abord de *Fertilité du désert*.

C'est dans ce livre que Charles Plisnier a essayé de liquider ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, douloureusement mêlés à la défaite d'une société pourrie par la jouissance et l'égoïsme. Nous ne sommes pas éloignés de la terrible catastrophe ; le « déluge » attend son heure et les hommes se sentent pris à leur propre piège. Il est trop facile de parler d'influence surréaliste à ce sujet ; je sais d'ailleurs des poèmes surréalistes de Plisnier écrits pendant la guerre et qui, trop confidentiels de l'avis même de l'auteur, ne furent jamais livrés au public.

Il ne s'agit en cet endroit que de simples rencontres, sinon de semblables sensibilités en butte aux mêmes contingences. Peut-on s'attarder aujourd'hui à faire de l'exégèse autour des influences réciproques de l'époque romantique ?

En peinture, Breughel ne doit pas tout à Breughel ; et pourtant... *Fertilité du désert* est une œuvre chaotique, faite d'interpénétrations, de recoupements, une manière de miroir à 7 faces, une face pour chacun des péchés capitaux : « l'ordre considéré comme anarchie ». L'on pourrait renverser la proposition, puisqu'aussi bien cette anarchie reflète exactement un état social, une façon de sentir et de réagir commune à toute une génération. Je crois que Plisnier n'avait pas le droit de se dérober.

Par ailleurs, ce livre conserve une valeur intrinsèque considérable si l'on tient compte de la richesse du langage, de cette faculté à la fois deductive et inductive dont le pivot serait la métaphore et si l'on ne néglige davantage la frénésie sensuelle qui traverse chaque poème. Et puis, c'est un panorama du monde bourgeois qui doit conserver sa valeur de témoignage aux yeux mêmes de ceux qui luttent dans les rangs les plus révolutionnaires. Dans cent ans, des livres tels que celui-ci seront consultés avec la même curiosité que telle autre panorama de la culture bourgeoise brossée admirablement par Marcel Proust.

Qu'on ne se trompe pas, le flot révolutionnaire déborde de *Fertilité du Désert* ; il se développera dans *Déluge* et lui communiquera le souffle d'une épopée moderne. Le début du livre est encore l'image de l'anéantissement d'une civilisation, puis c'est la guerre,

la révolution russe avec la grande figure de Lénine et l'espoir d'une reconstruction. Dans l'œuvre de Charles Plisnier, c'est le poème le plus direct, le plus près de l'homme tel que l'auteur essaye de le découvrir, de lui faire entendre ses raisons de vivre, d'aimer, d'atteindre à sa destinée originelle.

Ce ne sont plus des confidences, ces déviations d'une sensibilité tendue jusqu'au déchirement. C'est un cri, un appel où chaque syllabe retrouve son écho au cœur même de la masse. Plisnier a doublé un autre cap : il n'est point tombé dans le piège du poème de propagande.

Actualité ? Certes ! Allons-nous reprocher à Homère d'avoir été trop actuel en chantant dans l'*Iliade* les combats livrés devant Troie ? Il y a une façon d'être actuel en laissant l'anecdote sur le seul plan du prétexte.

Déluge est la première tentative moderne de poème épique : c'est une réussite au double point de vue de la valeur du verbe et du dynamisme auquel le lecteur ne peut se soustraire.

Plisnier parcourt le monde avec la même angoisse que dans *Fertilité du Désert*, mais il tâte avec plus de certitude le pouls des hommes, celui de la terre :

Alors chacun sentit vieillir la terre
Les plus sensibles entendaient les marées
de poix
se retirer dans les abîmes
et disaient montrant les volcans où déjà
rampaient les bêtes et les arbres
Nous voyons les dernières fleurs
du déluge

Ce livre est construit ; il y a là comme un crescendo qui va jusqu'à l'image de Lénine :

Lénine vient dans son costume de caporal
Il rit tout bas
Il dit Voilà
Il dit Camarades
Il dit On commence.

Livre fait de sève et de sang ; poésie sans limites ; autre visage de Charles Plisnier.

Le poète reviendra-t-il encore à ses rêves, à la puissance du souvenir, aux marques de l'enfance tourmentée ? Il sera le seul juge des routes qui s'ouvriront à ses yeux ; ou mieux, il n'aura pas à juger, il n'aura qu'à écouter les voix multiples de la poésie.

Révolte et soumission : ce paradoxe est à l'homme comme le poète est à la poésie.

Edmond VANDERCAMMEN.



Gardiens de l'ordre

La police bruxelloise s'énervait un peu vite depuis quelque temps.

A une manifestation, jeudi soir, elle a encore tiré des coups de feu. Et l'agent qui fit ce bel exploit, l'a fait si bien... que c'est un de ses collègues qu'il a blessé !

Nous savons bien que les policiers ont tendance à voir partout des malfaiteurs, mais qu'ils en viennent maintenant à se brutaliser eux-mêmes voilà qui nous paraît passer la mesure.

Encore que nous n'y voyons aucun inconvénient.

Un ami des lettres

M. Devèze a commandé douze exemplaires de la brochure *L'objection de conscience* que notre ami Champion a rédigé en collaboration avec D. J. Blume et que l'Eglantine a eu l'excellente idée de publier ces jours derniers.

M. Devèze a déclaré qu'il tenait à marquer par cet achat la sympathie qu'il nourrit depuis longtemps pour une idée qui lui est chère depuis toujours. On se souviendra, en effet, que M. Albert Devèze est libéral et franc-maçon et comme tel partisan de la liberté de conscience.

On dit que le ministre de la Défense Nationale nourrit le projet de doter toutes les bibliothèques de l'armée de ce précieux opuscule. Le grade d'adjudant ne serait accordé qu'aux sous-officiers capables de réciter les passages essentiels de la brochure.

Mauœuvres

L'armée belge va procéder bientôt à des manœuvres dans le secteur

Eupen-Malmédy.

Comment qualifierait-on cela en Belgique, s'il s'agissait de manœuvres allemandes à proximité de notre frontière ?

On dirait que c'est une provocation d'une brutalité bien boche.

Cela n'empêchera pas nos ministres de nous servir à tout propos l'éloge de la pacifique petite Belgique.

Ruptures

Encore une fois les journaux bien-pensants ne sont pas satisfaits. Le Jeune-Barreau parisien tenant, mercredi dernier, une séance soignée avait fait appel à un orateur étranger, un avocat bruxellois.

Très bien ! Très bien ! de penser les journaux bien-pensants. Et de se réjouir de cette délicate pensée.

Mais on leur dit quel était l'orateur choisi et, du coup, leur enthousiasme chavira. On avait fait appel, figurez-vous, à ce jeune maître dont les discours fit un si grand scandale l'an dernier à la séance de rentrée de la conférence du Jeune-Barreau : Alex Salkin-Massé. Et, comble des comble, ce fut pour refaire le même discours : Ruptures qu'on le mandait à Paris.

Ainsi, malgré tout ce que notre bonne presse en avait dit, que c'était un bolchéviste de salon, un révolutionnaire en smoking, malgré que le Ministre de la Justice, M. Janson en personne, eût répliqué sévèrement à ce discours, malgré tout cela, c'est bien ce pétroleur éloquent que le Jeune-Barreau parisien souhaitait d'entendre. Ils ne lisent donc pas la Nation Belge, les avocats de Paris ! C'est à n'y rien comprendre, on

fit même le meilleur succès à M^e Salkin et dans une assemblée qui comptait le bâtonnier, d'anciens bâtonniers et de hauts magistrats.

Nos bons journaux n'en reviennent pas. En quels temps vivons-nous ! Vraiment, on aura tout vu ! Et que va-t-on penser là-bas de la Belgique !

Ils n'oublient qu'une chose, c'est que le temps marche. Et qu'il n'y a plus que M. Neuray pour penser comme M. Neuray.

Littérature italienne

Nulle part à Bruxelles vous ne trouverez un choix aussi complet de livres italiens qu'à la librairie Cosmopolis, 72, rue de la Montagne.

Toutes les nouveautés italiennes s'y trouvent toujours en stock. Catalogue sur demande. Tél. 12.90.40.

Ce qu'il faut faire

Les lecteurs désireux de répondre à notre appel enverront leur souscription sans tarder au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir.

Voici les modes de souscription que nous leur proposons :

1. S'abonner (30 francs jusqu'à fin 1933).

2. Nous aviser qu'ils verseront 5 francs par mois jusqu'à la fin de l'année.

3. Verser en une fois à la liste de souscription la contribution qu'ils estiment pouvoir consacrer à ce journal.

4. Devenir coopérateur de notre société dont les parts nominatives et indivisibles sont de mille francs.

Il n'y a que l'embarras du choix !

Notre souscription

Pour que ce journal vive, nos lecteurs réalisent en ce moment un magnifique effort

La feuille catholique *Rex* ne cesse de décoller, croit-on, depuis que nous avons ouvert cette souscription. Elle écrit, avec une bonne foi touchante : On sait que le cacographe Pierre Fontaine s'est mué en mendiant gras. La caisse du Rouge et Noir ne renferme plus que des toiles d'araignées et le bonhomme de lancer des appels éperdus aux clubs nudistes, aux loges maçonniques et aux gâteaux qui constituent le plus clair de sa clientèle.

Une chose est certaine, c'est que la perspicacité de la maison *Rex* n'est pas exemplaire. Après avoir écrit que nous étions à l'agonie, après avoir proclamé que nous n'avions qu'un quartier de lecteurs, voilà *Rex* forcé de constater que notre liste de souscription constitue un démenti sonnant à semblables assertions. Et les arsouilles, aussitôt, de s'en prendre aux souscripteurs avec une mauvaise foi qui relève davantage du dépit que de la charité chrétienne.

Nous n'épilouterons pas longtemps aujourd'hui avec ces petits marseurs de *Rex*. Mais nous y reviendrons plus largement et pour en finir, la semaine prochaine, si Dieu le veut.

D'ici quoi, qu'on nous permette de nous réjouir une nouvelle fois des résultats magnifiques de notre appel. Nous remercions de tout cœur ceux qui, nous faisant confiance, veulent bien nous aider matériellement en ce moment difficile. L'attachement qu'ils portent à ce journal nous dédommage largement des attaques dont nous sommes l'objet, attaques qui, elles-mêmes d'ailleurs, nous sont une précieuse stimulation. Et nos mots d'ordre demeurent identiques : Défense de la pensée libre sans flagornerie et sans démagogie, sans soumission et sans faiblesse. Défense d'idées saines et raisonnables, pour plus d'humanité, de sagesse, d'équilibre et de justice.

Les lecteurs qui veulent nous y aider et joindre leur effort à ceux qui se sont manifestés dès à présent peuvent contribuer à l'assainissement matériel de notre entreprise en adressant leur souscription au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir.

Quatrième liste de souscription

R. G. : De cœur avec vous, et pour marquer les premiers 10.000 francs qui, j'espère, n'en resteront pas là fr. 278.—
Maurice Calmeyn, La Panne : Pour que *Le Peuple* mette fin à ses articles tendancieux sur l'U. R. S. S., tels ceux des 27 et 28 juin, 1^{er} et 19 juillet 1932 : « Choses vues par un Russe. » Cette longue relation, par surcroît anonyme, sent le dénigrement et, si peu qu'on y voit l'U. R. S. S. en 1932, elle ne répond pas à la réalité. (Premier versement) ... 200.—

Jean Ballard, directeur des *Cahiers du Sud*, Marseille : Vive la pensée libre ! 140.—

Francis André, dessinateur ... 100.—

J. L. ... 100.—

Denis Stes, Hougaerde ... 50.—

A. H. ... 50.—

Hector Masson ... 50.—

Un métapsychiste, Loupoigne ... 50.—

Pour que les journaux d'Ougrée-Marihayne prospèrent ! ... 40.—

H. C. ... 30.—

Je ne veux pas que *Le Rouge et le Noir* meure (Rectification à la liste précédente : 40 francs et non 10) 30.—

Louis Piérard ... 30.—

G. Madeleyn, Gent : Omdat Julien en Miel niet zouden vergeten te storten 30.—

M. G. ... 25.—

M. et Mme Engler ... 20.—

A. P. : Pour que le Rouge et Noir boucle son budget l'année prochaine 20.—

R. U., Malmédy : Pour déchristianiser le prolétariat ... 20.—

Lode Jans ... 20.—

De Panne : Met alle sympathie voor het streven van *Le Rouge et le Noir* 20.—

J. V. : Il vivra ! ... 10.—

Une admiratrice de Hem Day ... 10.—

Wéda ... 10.—

Bon peuple, te laisseras-tu encore abuser jusqu'à assassiner, puis crever pour leurs coffres ? ... 10.—

Richard Ménétier ... 10.—

L. C., Spa : En conséquence directe de l'article de L. Degrelle, dans *Rex* 10.—

Raphaël Delville ... 10.—

Louis Michils ... 10.—

L. P. : Pour la désillusion de M. Degrelle ... 10.—

Hector A. : Pour le front unique du Soldat et du Travailleur dans la lutte qui s'annonce : 5.—. Et vive la liberté, 5.— ... 10.—

Aux vrais courageux (Prem. vers.)... 5.—

Un crâne d'ancien combattant (qu'ils croyaient !) qu'ils n'ont jamais bourré 5.—

Mme H. L. ... 5.—

Pour que les P. O. Bistes du Comité de lutte d'Amsterdam ne continuent pas à confondre l'intérêt de leur parti avec celui du prolétariat ... 5.—

D'un ami de Monde, pour que *Rex* en bave ... 5.—

SOUSCRIPTIONS MENSUELLES jusqu'à la fin de l'année.

Franz Hellens ... 25.— soit 200.—

F. B. : Pour que le chauffeur de la voiture 207216 regarde les passants plus aimablement ... 5.— soit 40.—

Montant de la présente liste fr. 1.703.—

Reporte des listes précédentes 9.722.—

Total fr. 11.425.—

Pour que le Rouge et le Noir vive !

Versez votre contribution — si minime soit-elle — au C.C.P 2883.74 du Rouge et Noir

Toutes les sommes qui nous parviendront seront mentionnées dans la liste de souscription qui sera publiée dans nos colonnes, avec le nom, les initiales ou la devise du souscripteur.

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

PORTRAIT

Un écrivain prolétarien
Henry Poulaille

Et voilà que tout à coup, de la fraction la plus dédaignée du public, celle à qui on ne demandait que l'argent et le consentement à la gloire, de la plèbe ouvrière et paysanne, des hommes sortent des rangs, prennent le droit de parler eux aussi, et chez certains, ont été obligés de reconnaître de la puissance, du nerf, du cœur...

Henri POULAILLE.

J'emprunte cette déclaration à Henry Poulaille lui-même parce qu'elle s'applique admirablement bien à son cas et à celui des autres écrivains de son origine et de sa tendance que le Rouge et le Noir a la louable intention de présenter à ses lecteurs.

Ouvrier venu aux Lettres pour porter témoignage au nom de sa classe, Henry Poulaille s'affirme comme la figure la plus attachante, la plus représentative de la jeune littérature prolétarienne de ce temps.

Du peuple et dans son irréductible refus de parvenir ne voulant rester que de cela, Poulaille est né aux environs de 1900, au cœur du prolétariat parisien. C'est à Belleville, à Ménilmontant qu'il vécut toute son enfance, toute sa jeunesse dans les cités ouvrières où son père, charpentier, où sa mère, couveuse de chaises, menaient leur vie laborieuse et difficile d'humbles travailleurs. Après quelques années passées à l'école primaire, il dut gagner le pain de chaque jour. Il pratiqua tous les durs métiers des pauvres qui, eux, n'ont pas le droit de choisir... On le voit tout à tour, vendeur de journaux, manœuvre d'usine, homme de peine dans les gares, commis de pharmacie, etc.

La vie et ses misères, c'est à même son labeur quotidien d'ouvrier qu'il l'apprit et non dans les livres en usant des fonds de culotte sur les bancs des lycées. Et cependant quelle prodigieuse culture que celle de cet autodidacte qui, en dépit de cent métiers ingrats, des férociétés des luttes journalières soutenues pour vivre et faire vivre les siens, a su lire et choisir, et mettre en place tout ce qu'il y avait de bon, d'authentique et de rare dans la production littéraire contemporaine.

Ecrire se présenta de bonne heure à son esprit comme une impérieuse nécessité, un devoir d'honnêteté, de courage. Confusément, il sentait, tout en peinant dans d'obscurités, tout en lisant le soir sous la lampe, qu'il y avait un prolétariat, tout un monde de souffrances et de pauvres joies, de luttes et d'abdications, de violentes révoltes et de têtus espoirs, tout un monde dont il était une partie saignante qui encore n'avait pas fait entendre sa voix, sa vérité. Dès qu'il put, il voulut être une de ces voix; toute sa vie d'homme, toute son œuvre déjà considérable est tendue passionnément vers l'expression d'une littérature authentiquement prolétarienne qui, au-delà d'un matérialisme séchement scientifique et du pittoresque facile d'un populisme gensdelettre, prétend tracer une esquisse vraie du multiple visage du peuple, montrer son âme qui n'est pas tout d'une pièce comme d'aucuns le disent.

C'est de 1919 que datent ses pre-

miers écrits. Il débuta à la *Vache Enragée* avec Frédéric Lefèvre, il donne ça et là des contes qui sentent le faubourg, des poèmes d'un accent neuf à l'*Humanité*, à *Paris-Soir*, à la *Grande Revue*, au *Peuple*, au *Quotidien*, au *Libertaire*. En 1925, Grasset publie son premier roman : *Ils étaient quatre*, une histoire sobre et pathétique, d'un tragique hallucinant, de l'agonie de quatre hommes perdus dans une grotte. Le jeune écrivain subissait alors la profonde influence du grand écrivain vaudois C.-F. Ramuz dont il devait prendre d'ailleurs, une année plus tard, en 1926, la défense passionnée dans les *Cahiers de la Quinzaine* avec : « Pour ou contre Ramuz ». Mais ce n'est vraiment qu'avec *Ames neuves*, un recueil de nouvelles sur l'enfance ouvrière, que Poulaille commence à édifier son œuvre de nette inspiration prolétarienne. *L'enfantement de la paix* (1926) précisa la position de l'écrivain et lui donna d'emblée une place marquante parmi ceux de sa génération. Rien de plus fort, de plus objectif n'a été écrit sur le drame des consciences, sur l'état de décomposition des caractères qui donnent aux années qui suivent l'après-guerre, l'odeur de pourriture, la marque grimaçante des temps maudits. Puis le cinéma avec les ressources neuves de ses modes d'expression de la vie attire Poulaille; il y recherche également une grande leçon d'authenticité, les possibilités infinies d'un grand art populaire. Citons ses études de cinégraphie *Charles Chaplin*, son essai de roman-film *Le train fou*. 1930. L'écrivain donne *Nouvel Age Littéraire*, chez Valois, œuvre désormais classique dans les lettres prolétariennes et qui marque vraiment l'essor de celles-ci. Ce livre à la fois de critique destructive et constructive tout en situant la littérature prolétarienne dans le mouvement contemporain, est un guide sûr où les écrivains et les œuvres se réclament du peuple sont étudiés, analysés de main de maître.

L'année suivante, Valois publie le *Pain Quotidien*, un grand livre qui n'est qu'un chapitre du vaste ensemble que Poulaille veut donner sur la vie ouvrière. Avec une sensibilité, une franchise de touches, une langue authentiquement peuple celle-là et non un ersatz, l'écrivain a consigné ses souvenirs d'enfant pauvre, les misères et les petites joies quotidiennes des ménages d'ouvriers d'avant-guerre. Ce livre, nu, sans intrigue, atteint par le seul accent de la sincérité, la vie intense du peuple des cités ouvrières qui y vit, souffre, meurt, une grandeur rarement dépassée qui place Henry Poulaille en tête de la littérature prolétarienne de ce temps. La fresque n'est d'ailleurs pas achevée; d'autres livres suivront : *La Peur du lendemain*, *L'apprenti-homme*, *An I de l'après-guerre*, *Cité-Misère*. Poulaille travaille à un monument qui est assuré de durer. Signalons enfin que Poulaille met la dernière main à une étude critique sur « Louis Hénou » où il démolit la légende de l'auteur de *Maria Chapdelaine*, écrivain catholique et nous le montre au con-

traire avec son vrai visage d'anarchiste, de prolétaire.

Poulaille ne se contente pas d'être un puissant romancier, c'est aussi un animateur, un chef de file qui sait tendre la main aux écrivains du peuple; tous ceux qu'il a sortis de l'ombre ne se comptent plus. Mentionnons rapidement ses initiatives dans ce domaine. Après guerre, il essaye de lancer diverses revues : *Monde*, *Atmosphère*, *Valeurs*, *Réalités*; il crée avec Henry-Jacques, une collection populaire : « Le Roman »; il il fonde le « Prix sans nom », il sonne le rassemblement de tous les écrivains prolétariens autour de *Nouvel Age* qui fit trouée retentissante de 1930-1931 mais qui ne put résister à la crise, à des attaques haineuses venues de tous les points de l'horizon littéraire... Mais Poulaille est un lutteur d'une trempe peu commune, du peuple il a l'inflexible ténacité et *Proletariat* qui va sortir bientôt affirmera à nouveau, malgré toutes les incompréhensions, toutes les haines, la vitalité de la littérature prolétarienne qui a trouvé en Poulaille et son maître et son animateur. LÉON GERBE.

APPEL
pour Victor Serge
emprisonné en U.R.S.S.

Pour la deuxième fois, notre camarade et ami, le grand écrivain et penseur révolutionnaire Victor Serge, paie dans une prison de la Guépéou, son dévouement de toute une vie à la révolution mondiale, son héroïsme des années nues, sa fidélité insolente à la pensée communiste.

C'est dans la nuit du 23 au 24 avril 1928, qu'une première fois on s'était emparé de lui pour le jeter, au secret le plus rigoureux, dans la prison de Chlapienia. On avait dû alors, sous la pression des meilleurs intellectuels d'Europe, après un mois de détention cruelle, le rendre à la liberté.

Le 8 mars dernier, il a été à nouveau arrêté à Leningrad, dans ce mystère dont la police soviétique, reprenant les traditions romanesques de l'Okhrana tsariste, aime entourer ses méfaits.

23 avril 1928-8 mars 1928 : cinq années de liberté relative, de persécutions sournaises. Mais Victor Serge n'est pas de l'étoffe dont on fait les domestiques et les exécuteurs de hautes œuvres. Il s'obstine dans son crime de penser. Il refuse de s'incliner devant ces sortes d'ordre que le Staline et les siens, croyant sans doute avoir transformé le cerveau des hommes aussi, en machine pour Plan Quinquennal, donnent aux savants, aux écrivains et aux poètes.

Nous disons que de telles voies de fait constituent une violation des principes sacrés de la Révolution d'Octobre, une infraction à cette constitution de la République dont Lénine faisait, pour les travailleurs révolutionnaires, une chartre de liberté, une méconnaissance du programme même du Parti Bolchevik.

Victor Serge ne saurait être accusé d'hostilité envers le Communisme. Il est communiste. Il le proclame. Il le prouve. Il n'a dans ses livres, cessé de servir la révolution. Il est l'honneur de celle-ci. L'aberration de quelques policiers déguisés en bolcheviks lui impute à crime une œuvre et une pensée qui sont, devant l'étranger, l'une des meilleures gloires de la Russie soviétique.

Aux appels déjà lancés à l'opinion publique, nous joignons le nôtre.

A Victor Serge, nous exprimons ici notre fidélité et notre admiration.

Au gouvernement qui l'emprisonne, au nom de nombreux intellectuels qui, dès la première heure, ont défendu la Révolution d'Octobre, nous demandons la libération de notre frère.

A.-C. AYGUESPARSE, H.-V. CROUZY, Pierre-L. FLOUQUET, Pierre FONTAINE, Pierre HUBERMONT, René JADOT, Fernand JOUAN, Charles PLISNIER, Raymond RENAUD, Edmond VANDERCAMMEN.

(D'autres signatures suivront.)

A propos de la lettre d'un mineur

Quand il y a grève
au Borinage

(Suite de la page 1)

Sur les causes de la grève, découpons encore ceci : « Le fait qu'une nouvelle grève ait éclaté chez les mineurs borains, six mois à peine après le grand conflit de 1932, est révélateur d'un état d'esprit que l'application du nouveau règlement d'atelier a été impuissant à créer à lui tout seul.

Il y a autre chose, que nous avons déjà souligné : les brimades incessantes sur les lieux du travail, l'atmosphère créée par le système d'exploitation en vigueur dans les mines, y sont pour beaucoup.

Tantôt, au cours de la réunion des grévistes de Jemappes, à laquelle nous avons assisté, un ouvrier se leva pour dire :

— La fosse, aujourd'hui, c'est le bain et, souvent, il me prend des envies d'y échapper en me jetant au canal, une pierre au cou.

Nombreux sont les camarades qui, avant et après la réunion, viendront me citer des faits comme celui de ce porion, âgé de septante-deux ans, qui est plus ardent que les autres à traquer les ouvriers et qui dit à ceux qui osent relever la tête :

— Ed' l'arait Ed' te ferai peler.

On conviendra que de pareilles mœurs de sauvages de la part d'une partie du personnel de surveillance, ne sont pas faites pour faciliter les choses.

Pendant les jours qui suivent, la grève se déroule normalement.

Le 25, les grévistes, au nombre de deux mille, tiennent une assemblée plénière à la Maison du Peuple de Jemappes.

Une quarantaine de mineurs y prennent la parole. Le Peuple y consacre une demi-page rapportant tout ce qu'ils ont dit, même quand c'était désagréable pour les militants syndicaux.

Un mineur se faisant l'interprète de ses camarades, félicite le « Peuple » pour son attitude.

Le 26 avril, le journal résume en première page, les causes du conflit. Il dit notamment :

La grève actuelle des mineurs borains, qui entraîne dans le conflit plus de cinq mille ouvriers, a éclaté mercredi dernier.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous croyons indispensable de revenir sur les causes qui l'ont provoquée.

Il n'est un mystère pour personnes que les sociétés de Charbonnages du Levant et des Produits à Flénu, dépendant de la Société Générale, ont été parmi les plus atteintes de la région par la crise.

L'année dernière, cette situation détermina la Générale à imposer la fusion des deux sociétés.

Cela eut pour conséquence une réorganisation des services et des méthodes de travail.

Cette réorganisation a déjà été l'une des causes, l'année dernière, de la grande grève de juillet.

Il y a quelque temps, la nouvelle direction des Charbonnages voulut unifier les deux règlements d'atelier, encore en vigueur dans les différents puits des deux anciennes sociétés.

Il y eut, chez les mineurs, un certain émoi. Ceux-ci n'aiment guère les changements : ils ont pour travailler des méthodes à eux, des us et coutumes qu'ils n'aiment guère voir changer. L'expérience leur a du reste souvent prouvé que les changements les plus anodins imposés par leurs patrons, se traduisent la plupart du temps par un renforcement de leur exploitation par une augmentation de la fatigue au travail.

Or, à ce point de vue, ceux qui connaissent les conditions dans lesquelles travaillent les mineurs, qui vivent avec eux, qui entendent leurs plaintes, savent combien leur travail, dangereux toujours, s'est fait plus rude.

Il faut ajouter à cela les vexations, les brimades dont ils sont victimes de la part de certains surveillants sans que la haute direction des charbonnages réagisse. On a plutôt l'impression de se trouver, pour certaines sociétés, en face d'une politique froidement calculée, destinée à exaspérer les travailleurs et à la faveur des circonstances, les mater plus facilement.

Ceci pour les causes morales, qui ont été déterminantes dans ce conflit. Puis nous reprenons les

causes matérielles, celles que Georges Huber a énumérées dans sa lettre.

Peut-on dire, après cela, que le Peuple ait manqué à son devoir de journal prolétarien?

Evidemment oui, si on n'a pas lu le Peuple, si on ne le lit pas d'habitude, ou si on est doué d'une dose suffisante de mauvaise foi.

A ce point de vue, Georges Huber me paraît avoir établi une espèce de record.

★ ★

Examinons maintenant les causes de la grève elle-même et, s'il était possible d'agir autrement, que l'ont fait les dirigeants de l'organisation des mineurs.

Suite à la fusion des deux sociétés de charbonnages, la direction veut unifier les règlements d'atelier existants.

Elle profite de l'occasion pour s'attaquer au « privilège » des ouvriers de deux de ses puits, qui ont conservé l'habitude de faire deux « malettes », c'est-à-dire de couper le temps consacré au travail, de deux pauses de 15 à 30 minutes pendant lesquelles l'ouvrier mangeait sa tartine.

Dans les autres puits de la société, la question ne se pose pas : depuis longtemps, la deuxième « malette » a disparu.

On veut supprimer le « toubac », on veut opérer une diminution des salaires à marché proportionnel au temps de travail récupéré, etc.

Il y a enfin, ce pharisaïque article relatif aux scelauteurs qui, de par sa rédaction première, apparaît comme devant entraîner la suppression de la journée de huit heures pour cette catégorie d'ouvriers du fond.

Les mineurs réagissent, ils alertent les syndicats et des pourparlers s'engagent avec la Direction.

On obtient quelques améliorations notamment en ce qui concerne l'article relatif aux scelauteurs et la délégation ouvrière y fait inscrire que cet article n'est applicable que dans le cadre de la journée légale de travail, ce qui revient à dire que, en tout état de cause, les huit heures seront respectées.

Les patrons restent intransigeants sur les questions de la suppression du « toubac » et d'une « malette ».

Dès lors, la parole est aux ouvriers eux-mêmes puisque l'acceptation du règlement d'atelier est individuelle et non collective.

Que doit faire le militant syndical? Conseiller la grève aux ouvriers. Peut-il oublier que la conjoncture est mauvaise, qu'il y a des stocks, que les patrons, comme dit Huber lui-même, envisagent de fermer des puits encore?

Peut-il oublier que, dans le reste des mines du pays, le règlement d'atelier n'est pas différent du nouveau qu'on se propose de mettre en vigueur ici? Peut-il oublier que, six mois plus tôt, les caisses syndicales ont été mises à une rude épreuve par la grande grève de 1932?

Peut-il ne pas voir qu'engager la bataille dans ces conditions, c'est se jeter tête baissée contre un mur?

C'est l'une des lois du conflit social : quand une classe a l'avantage, elle cherche à l'exploiter à fond et, en l'occurrence, c'est la classe des patrons charbonniers qui avait l'avantage.

D'autre part, il est notoire que l'année dernière, la société a perdu neuf cent millions de francs.

Comment faire pencher l'opinion publique dans ces conditions, en faveur des grévistes?

Les ouvriers, excités, partiront quand même en grève.

Tout de suite, on vit arriver les équipes d'orateurs communistes qui, selon l'habitude des gens de Moscou, essayèrent de s'emparer du mouvement.

Puisque les ouvriers étaient partis, il fallait, toute autre possibilité étant exclue, essayer de lui donner une solution acceptable dans le cadre des buts de grève que les ouvriers eux-mêmes s'étaient assignés.

Étendre le conflit, c'était étendre la défaite ouvrière.

Les mineurs le comprirent et les efforts commu-

L'art nègre n'est pas mort

On vient d'ouvrir à Londres, dans Kingstreet, sous l'enseigne des Galeries Lefèvre, une importante exposition d'art primitif africain. Cette manifestation apparaît importante non par le nombre des objets, mais par le choix somptueux qui a présidé à leur disposition. Il y a exactement 117 pièces offertes sans hâte à l'empressionnement des curieux, attirés par les « promesses de bonheur » d'une autre race.

Le Times rendant compte de ce salon nègre, après tant d'insignifiants débâcles coloniales, déclare qu'il s'agit, pour la première fois, d'une démonstration compréhensive de l'esthétique des indigènes de la brousse. Peut-être est-ce vrai en Angleterre, car le critique d'Outre-Manche semble ignorer les initiatives du même genre qui se sont succédé à Copenhague, à Paris, à Bruxelles, à Gand, à Washington et à Genève. N'ayant pas visité le salonnet londonien, je serais mal fondé à discuter l'opinion de notre grand confrère britannique. Je suis plutôt enclin à m'y rallier considérant le nombre minime des spécimens exhibés, car c'est une garantie mathématique d'une juste sélection et d'un respect attentif, observés à l'égard des spectateurs, dont le goût et le degré d'absorption souffrent d'un encombre-

ment inconsideré.

Les organisateurs ont donc compris qu'il fallait, dans une exposition de ce genre, faire le départ entre les œuvres d'art et les objets simplement ethnographiques, ceux-ci étant écartés quand ils ne révélaient pas les qualités de ceux-là. C'est toute la distinction qu'on voudrait voir appliquer dans les musées d'ethnographie où, jusqu'à présent, les chefs-d'œuvre nègres restent mêlés aux ustensiles domestiques. On découvrirait ainsi qu'en dehors de la signification utilitaire ou rituelle, existent dans certains ouvrages primitifs la marque du génie, la « patte » du créateur. On pourrait même déceler de la sorte des tendances d'écoles, l'influence des modes locaux ou des apports étrangers, sans perdre de vue, comme c'est le cas fréquent, l'inspiration personnelle.

Les plus anciens exemplaires rangés dans la salle de Kingstreet datent du XVII^e siècle. Les mérites artistiques de ces ouvrages primitifs (l'épithète ici n'a qu'un sens relatif) ont été observés, déclare le chroniqueur anglais, plutôt qu'éclairés par les peintres modernes qui s'en sont inspirés. C'est-à-dire qu'indépendamment du gain ainsi acquis à la pen-

ture européenne, les effets plastiques ont été copiés sans tenir compte de deux éléments, dont, dans la statuaire, ils dépendent profondément : la religion et la matière. La sculpture nègre, souligne l'auteur du catalogue, est de fait essentiellement religieuse. Elle ne peut être séparée des divinités tribales, des prêtres et des rites traditionnels.

Voilà qui est contestable dans son expression impérative, car il n'est pas douteux que ce sont les artistes européens qui ont attiré l'attention sur les réussites de la technique mélanésienne. Avant Vlaminck, Apollinaire et quelques autres humains sensibles, les savants ethnographes, à force de déductions précises, en étaient arrivés à nier l'existence de beaux-arts en Afrique. Accepterions-nous leurs méthodes pour juger de la beauté chez Rubens ou Cézanne qui disait : « Je peins sentiment sur sentiment »? Dès lors, pourquoi vouloir coûte que coûte les appliquer aux travaux des Noirs. Ceux-ci possèdent un pouvoir d'observation, de généralisation, d'abstraction et de synthèse beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose. Quand on les étudie, il convient donc de se rappeler ce mot de Barrès dans

L'Ennemi des lois : « On ne connaît rien des hommes par leurs raisonnements, mais en s'ingéniant à partager leur sensibilité ».

Nous n'admirons pas un tableau, une statue, un poème, un thème musical au moment où l'artiste réalise l'un ou l'autre, alors qu'il est encore l'homme ordinaire en butte aux contingences sociales, aux ennuis du ménage ou aux préoccupations de la cuisine. Nous analysons ses conceptions devant l'œuvre achevée et quand celle-ci, parfois en dépit de lui-même, a fait de l'auteur le magicien qui nous émeut. Agissons de même devant le morceau nègre. Les us et coutumes de son créateur ne nous apprendront rien au sujet du génie particulier qui s'y exprime. On nous annonçait ici même toute une série d'articles sur le « métier » de l'artiste africain. C'est une tâche infinie, dans les deux sens, puisque, jusqu'à présent, un seul papier semble avoir paru à ce propos. Essayer d'expliquer le moindre métier serait prétendre faire l'histoire d'une race. Le façonnage de telle arme ne peut s'effectuer sans l'intervention du féticheur et seulement à une époque déterminée de l'année. Chez plusieurs peuplades

bantoues, la poterie ne peut être cuite au déclin de la lune et seules les femmes peuvent s'en occuper. La fabrication d'une pirogue exige des observations particulières et multiples. Ces quelques exemples montrent que, dans les sociétés primitives, la distinction entre le spirituel et le temporel est loin d'être aussi accusée que chez les civilisés. Ignorer toutes ces inextricables formalités rituelles ne permettrait pas d'éclairer la technologie indigène et les connaissances n'ajouteraient pas grand-chose à nos raisons d'aimer l'art nègre, quand on constate combien peu d'ethnologues l'apprécient. D'où il découle que la mentalité primitive, indépendamment des progrès intellectuels, loin d'être morte, demeure et constitue le stimulant de la création artistique. Les concordances entre les formes sauvages et les plus évoluées de l'esthétique — n'a-t-on pas rapproché les velours végétaux de la brousse des modèles grecs découverts en Macédoine; les statuettes assises du Congo français, des spécimens égyptiens? — le prouvent suffisamment.

C'est donc par l'esthétique comparée et non par l'ethnographie, qu'on accordera aux arts noirs le rang qu'ils méritent dans l'histoire artistique de l'humanité.

G.-D. PERIER.

nistes pour débaucher les ouvriers des autres sociétés furent vains.

Il n'y avait du reste pas unanimité dans le désir de continuer la grève chez les grévistes : on peut en voir la preuve dans le fait que, appelés à se prononcer au vote secret, comme l'exigent les statuts de l'organisation, sur le principe même de la grève, quinze cents environ sur quatre mille en âge de voter se prononcèrent au premier vote.

Les grévistes eux-mêmes à leur grande assemblée plénière de Jemappes, réclamèrent un deuxième vote, insistant sur la nécessité absolue qu'il y avait pour tous de se prononcer.

Le vote eut lieu et mille neuf cent et trois ouvriers y participèrent, les opérations étant contrôlées par les grévistes eux-mêmes.

Sur ce nombre sept cent et six votèrent contre la grève.

Il y eut donc encore plus de deux mille ouvriers qui s'abstinèrent au vote.

C'est alors qu'interprétant ce fait et voulant éviter la débâcle, les grévistes se réunirent dans leurs sections syndicales respectives et décidèrent la reprise du travail.

L'assemblée plénière qui se réunit ensuite n'eut qu'à entériner la décision prise par les grévistes eux-mêmes.

La procédure a donc été absolument régulière. Il faut être d'une totale mauvaise foi pour le contester.

★★

Examinons maintenant les autres accusations de Georges Huber. Elles ne se rapportent pas toutes à la dernière grève : elles vont du « cours d'économie politique » qu'il aurait fallu donner au prolétariat jusqu'à la marche communiste de la faim, en passant par les événements de juillet 1932.

Cours d'économie politique : il faut tout ignorer des immenses efforts déployés par le Parti pour organiser tous les ans dans les communes, des cours semblables, que couronne une semaine, pour les meilleurs éléments, passés à l'Ecole Ouvrière Supérieure, pour affirmer une pareille avarie.

C'est à se demander si, vraiment, Georges Huber a jamais mis les pieds dans une Maison du Peuple. L'attitude du journal du Parti pendant les grèves de juillet a laissé à désirer, dit Huber : on peut la comparer à celle de la Gazette ou du Soir. Vraiment ? Que Huber relise la collection des journaux d'alors.

La Gazette et le Soir et autres Nation Belge, leur rôle était de justifier la répression bourgeoise, de grossir pour cela les moindres incidents, d'en inventer au besoin et c'est effectivement ce que la majorité de ces journaux ont fait.

Le rôle de la presse socialiste, au contraire, était tout en soutenant les revendications ouvrières, de réduire à leur exacte proportion des incidents démesurément grossis, d'ôter à la bourgeoisie, devant l'opinion publique, la justification de ses mesures de répression.

C'est peut-être difficile à comprendre, mais enfin, ça ne devrait pas l'être pour Georges Huber qui m'a l'air très malin !

Nous nous sommes gaussés de la marche des communistes de la faim.

Mais que pouvait-elle apporter de plus que les importantes manifestations groupant des centaines de mille ouvriers dans le pays, que le Parti socialiste a organisées ?

C'étaient des manifestations et non des marches de la faim, dira Georges Huber.

Mon Dieu, ne nous disputons pas sur cette question de terminologie : baptisons marches ou manifestations de la faim nos démonstrations de rue et Huber sera content.

Mais, à part cela, l'auteur de la « lettre d'un mineur » croit-il vraiment que le rôle du P. O. B. soit de se mettre à la remorque du P. C. ?

La marche organisée par ce dernier, dans les conditions où elle s'est déroulée, a été le prétexte à une véritable mobilisation sur pied de guerre civile, des forces de répression bourgeoise.

J'attends qu'on vienne me prouver que le prolétariat y a gagné quelque chose.

La révolution aurait pu tout sauver, dit encore Huber.

Je crois sincèrement que, si les choses continuent

à se développer dans le sens où elles vont, c'est, en effet, la révolution : fasciste ou socialiste qui est au bout.

Mais la révolution, voyez-vous, Huber, on ne la fait pas dans les nuages, ni avec un porte-plume. C'est une question de rapport des forces. Et on peut dire qu'actuellement, si le rapport des forces n'est pas favorable à une révolution fasciste, il ne l'est pas non plus à une révolution socialiste.

C'est évidemment dommage. Mais celui qui n'a pas encore compris cela n'a rien compris au drame social, à la lutte des classes et son aboutissement final.

Le 27 novembre 1932, à l'invitation des étudiants socialistes de Copenhague, Léon Trotsky fit une conférence en cette ville sur la révolution d'octobre.

L'ancien chef de l'Armée rouge, l'organisateur de l'insurrection d'octobre, s'éleva contre la conception simpliste de ceux qui pensent « que l'insurrection n'a besoin de rien ».

Il montra l'incompréhension totale des faits de Malaparte, auteur de *Technique du coup d'Etat* dont les affirmations reviennent à dire concrètement ceci :

— Mettez Poincaré à la place de Kérénsky et le coup d'Etat d'octobre 1917 eut tout aussi bien réussi.

Et Trotsky d'ajouter :

— Il est bien difficile de croire qu'un tel livre soit traduit en diverses langues et accueilli sérieusement.

★★

Mais nous voici un peu éloigné de notre sujet : la grève boraine. C'est la faute de Georges Huber qui, citant ses arguments à la diable, sans ordre logique, m'a presque obligé à suivre son système de discussion.

Il reste sur la grève trois affirmations auxquelles je n'ai pas encore répondu. Les voici :

1° Les militants syndicaux, sans oser le faire directement, ont dit aux ouvriers qu'il fallait retourner « à fosse » ;

2° Ils ont dit qu'on ne pouvait distribuer d'indemnités de grève ;

3° Ils ont affiché une lettre-épouvantail d'un directeur-gérant qui menaçait de fermer ses puits si la grève ne finissait.

Voyons cela :

1° Les militants, pour toutes les raisons que j'ai déjà expliquées ont dit carrément ce qu'ils pen-

saient.

A l'assemblée plénière de Jemappes, Achille Delattre a dit que son avis était qu'il fallait cesser la grève parce qu'il ne voyait pas le moyen de la faire aboutir ;

2° Aucun militant qualifié de l'organisation n'a jamais dit qu'on ne pourrait pas payer les indemnités. Si Huber peut avancer une preuve du contraire, qu'il le fasse ;

3° La lettre-épouvantail d'un directeur-gérant n'a jamais existé dans l'esprit de Georges Huber. S'il l'a vue affichée quelque part, qu'il le dise.

Mais je lui fais remarquer que si elle avait existé, ça se saurait. Il est simplement de notoriété publique — les journaux et notamment le Soir, je crois, en ont parlé une quinzaine de jours avant le conflit — qu'il est question de fermer encore deux puits de la société.

★★

Je crois être arrivé au terme de ma réfutation des allégations de Georges Huber « mineur » qui avait pris avec la vérité des libertés vraiment pas trop grandes.

Je crains seulement d'avoir été un peu long et remerciant le directeur du *Rouge et Noir* d'avoir bien voulu donner à ma prose une large hospitalité, il me reste à m'excuser auprès des lecteurs de ce journal que ma mise au point, je l'espère, aura intéressés.

François JUMEAU.

VAN SCHELLE TENNIS
SPORTS
18, RUE DE L'OXUM - BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYZER - ANVERS

NATATION
PING-PONG

Parmi les hebdomadaires

Notre intention en ouvrant cette chronique n'est pas d'analyser dans sa totalité une presse hebdomadaire dont on connaît l'importance.

Notre but, infiniment plus modeste, est de souligner ce qui nous a particulièrement frappé dans certains organes ; pour d'autres, de les signaler à nos lecteurs que cette documentation intéresse.

LA PATRIE HUMAINE, 13, rue Grange-Battelière (Paris, 9^e).

Signalons l'intérêt de ce journal résolument pacifiste et que dirige Victor Méric.

Retenons la qualité des articles publiés régulièrement par le vieux et sympathique Gustave Dupin, par notre collaborateur Elie Chilmeiz et quelques autres journalistes honnêtes et combattifs.

LE SEMEUR. (A. Barbé. Boîte Postale, Falaise, Calvados.)

Pour ceux qui apprécient le courage que déploient des hommes comme Barbé et Bauchet pour faire vivre ce vaillant Semeur qui depuis des années ne sème qu'idées humaines et justes, pour les nombreux amis que compte, en Belgique, cette feuille qui ne néglige jamais de défendre une bonne cause, l'appel de détresse que lance Barbé ne les aura pas laissés indifférents.

Décidément, en France comme ici, une presse libre a bien du mal à vivre.

L'EVEIL DES PEUPLES.

Organe des pacifistes catholiques français dirigé par Marc Sangnier. Quoique trop enclin en core à prendre au sérieux le pacifisme officiel et soporifique, on ne peut qu'en souligner l'attitude toujours généreuse.

VOILA.

Dans un numéro récent a donné un reportage édifiant sur le trafic d'armes qui s'est opéré à la frontière hollando-belge.

Nous reprendrons sous peu quelques extraits si significatifs qui compléteront heureusement les précisions qu'apporta, ici même, M. Zankin.

VU.

A publié une documentation stupéfiante sur les photos et dessins interdits par la censure durant la guerre.

GERMINAL.

Hebdomadaire littéraire de gauche. Régulièrement des articles et chroniques de : Frossard, Zévaès, Alb. Soullillon. Journal vivant et bien fait.

PUBLICATIONS REÇUES :

Marianne, grand hebdomadaire illustré. Mouvements, 7, rue Antoine Bourdelle, Paris. Monde, Les Nouvelles Littéraires, Jeune Europe, 51, rue de Namur, Bruxelles. L'Action Socialiste, organe de l'aile gauche du P. O. B. L'Action Directe, publication de l'Union Syndicale, fédéraliste de Belgique, 29, rue de la Loi, à Liège. La Voix Typographique, 6, rue du Lavoisier, Bruxelles.

Un spectacle poétique

A l'occasion de la Semaine d'Art et de Sport(?) les amis du *Journal des Poètes*, curieusement écolier, ont mis sur pied une séance consacrée à la Poésie religieuse à travers les âges.

Il s'agit d'un spectacle poétique qui comportera des œuvres de Charles Peguy, Paul Claudel, Francis Jammes. L'exécution en est confiée à l'excellente équipe des Renaudins, sous la direction de Mme Madeleine Renoud-Thévenet et de Herman Teirlinck.

Le vendredi 26 mai, à 20 h. 30, à l'Atrium, 55 boulevard Botanique. Entrées 5 et 10 francs.

UN LIVRE

Léon GERBE. — *Au pays d'Artense*. (Edit. L'Auvergne littéraire, Clermont-Ferrand 1932.)

Que la littérature paysanne ait des racines profondes en France, il n'est personne, je pense, pour le contester. Des écrivains parmi les meilleurs perpétuent et enrichissent ce mouvement. J'ai signalé ici ce que, dans cet ordre de choses, on devait à un Cachon, à un Guillaumin. Et qu'on sache bien qu'il ne s'agit pas de cas exceptionnels. Plus qu'on ne l'imagine, la province française reste un vaste réservoir de forces créatrices que Paris n'a ni épuisées, ni altérées. Ce n'est pas un simple hasard si des écrivains authentiques comme Giono, Mauriac, Chamson vont y puiser le génie de leur œuvre. En France, la littérature paysanne est un phénomène extrêmement vivant et qui commence seulement à grandir. Le mépris des hommes de lettres de Paris n'y a rien pu. Il était trop facile d'en nier la vertu humaine sous prétexte qu'il s'agissait d'une littérature régionaliste.

Cet accent de probité qui résonne dans les œuvres que, perdus dans les coins de la France, ces écrivains mal connus, mais qui sont restés eux-mêmes, élaborent selon les mouvements les plus profonds de leur cœur, j'en retrouve la pureté chez Léon Gerbe. A travers les pages de son livre, il recompose le visage de l'Artense. Qui a vu ce pays rude et paisible où la roche et les plantes se disputent le paysage, en retrouvera les bourgs mornes, flanqués au bord des routes, les rivières glauques, les gorges, mais aussi l'âme de ce pays, les mœurs, les légendes. Tout cela, le voyageur l'ignore. Il traverse la région, dort à l'auberge, salue les badauds. Seul le paysage se livre à lui, déformé, déjà impénétrable au delà des routes. Léon Gerbe nous restitue le climat psychologique de cette contrée, l'atmosphère pourrissante des bourgades, la vie stagnante des campagnes. Bergers, petits artisans, notables, gros métayers, toute cette humanité accroupie au milieu des superstitions perpétue des vertus de travail. Ces montagnards auvergnats résumant admirablement les passions furieuses des paysans, leur individualisme ancestral, parfois leur grandeur. Pour ma part, parmi toutes ces histoires qui nous livrent l'âme secrète d'un peuple, j'aime particulièrement le Barrage, le Vaincu, la Roche de Ligiers. A. A.

ABONNEZ-VOUS

Si vous avez quelque sympathie pour ce journal, aidez-le en vous abonnant : 30 francs jusqu'à fin 1933, au C. C. P. 2883,74.

L'ÉGLANTINE

6, rue Lambert Crickx

Bruxelles

VIENT DE PUBLIER PLUSIEURS LIVRES
QUI S'IMPOSENT A VOTRE ATTENTION

Emile VANDERVELDE

L'alternative : Capitalisme d'Etat ou socialisme démocratique... fr. 25.—

Alexandra KOLLONTAI

La femme nouvelle et la classe ouvrière ... 12.—

Marie BOR

Balzac contre Balzac... ... 10.—

Marie FRANÇOIS

Socialiste parce que chrétien! ... 12.—

Victor SNELL

L'appartement d'Irma ... 12.—

Jean DESS (HIXE)

Pour lire en parachute ... 18.—

Demandez à l'Eglantine le catalogue 1933
Téléphone 21.40.57 C. C. P. 990.93

Les idées et les livres

René BRAY. — *Chronologie du romantisme*. (Boivin et Cie)
Pierre MOREAU. — *La conversion de Chateaubriand*. (Alcan).
René DUMESNIL. — *Gustave Flaubert*. (Desclée, De Brouwer et Cie).
Marie BOR. — *Balzac contre Balzac*. (L'Eglantine.)

Si les quatre livres dont je me propose de parler aujourd'hui touchent tous quatre à des problèmes d'histoire littéraire, ce n'est pas sans quelque arbitraire, je le confesse, qu'ils se trouvent rapprochés dans cette chronique.

Rien n'est plus éloigné, du propos de M. René Bray, qui a entrepris, — ainsi qu'il l'indique dans sa préface, avec une modestie peu commune, — une simple mise au point chronologique de la littérature romantique, que celui de M. René Dumesnil dont la monographie sur Gustave Flaubert, constituée en grande partie de documents de première main, tend à être une étude véritablement définitive sur un écrivain et sur son œuvre. De même, M. Pierre Moreau qui, visiblement, s'est donné pour but, dans la *Conversion de Chateaubriand*, de faire l'analyse d'un drame de conscience, adopte un plan essentiellement différent de celui dans lequel Mme Marie Bor a situé son *Balzac contre Balzac*, œuvre d'apologie sociale.

Mais la diversité même de ces desseins offre pour le curieux des lettres un intérêt très grand. Et l'arbitraire même du rapprochement que je fais ici, d'hommes et d'œuvres si profondément différents, n'est pas sans

comporter quelques leçons. Celle-ci, par exemple, que l'œuvre, dès le moment qu'elle s'achève, cesse d'appartenir à elle-même, et entre dans le patrimoine des hommes qui l'infléchissent et l'utilisent à leur gré.

★★

Professeur à l'Université de Louvain, M. René Bray a remarqué le désarroi des étudiants « lorsqu'ils désirent situer les uns par rapport aux autres, les principales publications de nos grandes époques littéraires ». Cette constatation l'a déterminé à entreprendre, pour l'époque romantique, une étude dans l'ordre du temps où il suit, année par année, et parfois semaine par semaine, le déroulement d'une histoire en pleine effervescence.

A cet égard, on peut dire qu'il a entièrement rempli son propos. Son ouvrage, riche de documents, déjà connus sans doute, mais adroitement rapprochés, précis, vivant, est bien près de la perfection. Je ne pense pas qu'il soit possible désormais à ceux que préoccupe cette époque, qui va de 1804 à 1830, de s'en passer.

Mais il faudrait se garder de croire qu'un tel livre offre un intérêt purement universitaire.

On est si accoutumé de suivre dans

les monographies, et même dans ces études d'ensemble, qui ne sont, si j'ose dire, que des juxtapositions de monographies, — la carrière d'un écrivain comme s'il avait été le centre de son siècle, que ce changement violent de l'angle de prise de vue, à quoi nous contraignent M. René Bray, nous force à renouveler bien souvent des conceptions que nous croyions définitives.

Il est souhaitable que des travaux tels que celui-ci se multiplient. Ils constitueront une contribution précieuse à une histoire littéraire, qui remplacera enfin l'écrivain dans le milieu et les contingences que l'expliquent et parfois le justifient.

★★

Chateaubriand, dévoré de rêve et d'ambition, est-ce pour étonner un monde où il était décent de moquer la religion qu'il s'est, de manière si éclatante, rendu à Dieu, ou si réellement il se mettait à nu, ce Breton, en disant : « J'ai pleuré et j'ai cru ».

Il a couru sur cet événement dont nous sommes encore frappés, d'assez méprisables histoires. Pour les rejeter, M. Pierre Moreau n'a eu qu'à suivre cette âme tourmentée, que la folie a peut-être touchée, le vice et la facilité, mais la médiocrité, jamais. La *Conversion de Chateaubriand* est beaucoup plus qu'un livre d'histoire littéraire. C'est l'analyse pathétique d'une des plus grandes âmes et des plus douloureuses que la terre ait portées.

Perspectives d'une époque prodigieusement troublée, portraits des

hommes de ces jours, coups de sonde dans les âmes, et ce ton de haute amertume : un livre auquel nous devons beaucoup.

★★

On peut dire, sans exagérer beaucoup, que M. René Dumesnil a donné presque toute sa vie à Gustave Flaubert. Dès 1905, il lui consacrait sa thèse de doctorat-ès-lettres. Depuis, il n'a cessé de publier sur quelque partie de son œuvre, ou de son existence étrange, commentaires, études diverses. C'est dire l'importance d'un livre comme celui qu'il publie aujourd'hui : Gustave Flaubert, sa vie, son œuvre.

Il est impossible de concevoir, sur un tel sujet, un livre mieux fait, plus riche, plus profond que celui-ci. Et que l'on ne croie pas qu'il s'agisse d'une simple compilation dont la qualité principale serait d'être très complète. C'est une véritable analyse à laquelle nous assistons, d'une âme d'homme prodigieusement inquiète, d'une œuvre incroyablement brève et complexe.

Le bon géant, l'écorché vif, le moine qui faisait chaque jour sa religion et ses rites, le malade plus dévoré de scrupules qu'un saint, le travailleur forcé : tout revit ici, avec une chaleur secrète. Et tant est grand l'amour de M. René Dumesnil que jamais, même lorsqu'il doit pour citer un texte, interrompre le mouvement de sa propre pensée, cette chaleur ne se dissipe. Il y a là une manière de miracle.

Les pages consacrées au style de

Flaubert, sont d'une richesse particulièrement éclatante. L'essai sur la mystique flaubertienne qui termine le livre est un bref chef-d'œuvre. M. René Dumesnil met là à nu, avec une précision clinique, le drame le plus délicat de l'âme d'un homme, dont on a dit qu'il fut un « catholique sans la foi ».

★★

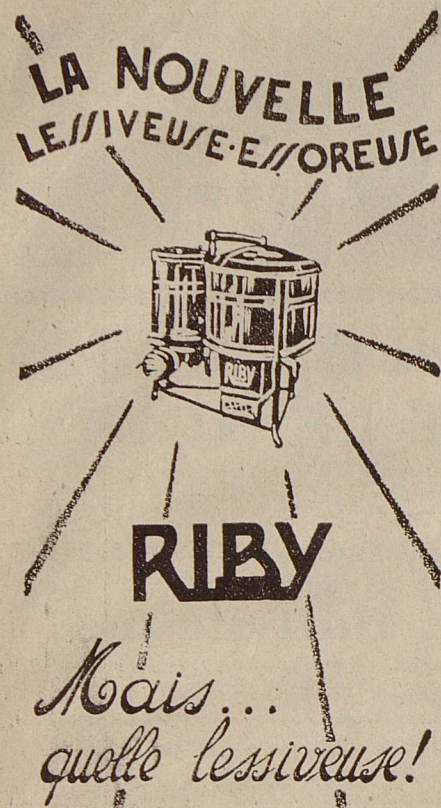
Comment Balzac, de prétention aristocrate et légitimiste, exprima dans son œuvre la décadence et la mort des derniers vestiges de l'ancien régime, dressa un véritable réquisitoire contre la civilisation de la bourgeoisie montante et annonça le déchaînement de forces nouvelles encore mal perceptibles, Mme Marie Bor nous le montre dans un livre court et substantiel, qui est en fait l'une des premières réussites, à ma connaissance, d'histoire littéraire marxiste.

Je crois devoir attirer particulièrement l'attention sur les pages dans lesquelles, montrant ce qu'il y avait de dialectique dans le génie de Balzac, elle explique les rapports secrets qui liaient ce génie à l'époque qu'il exprimait. Il y a là une analyse de tout premier ordre.

Marie Bor justifie le mot prononcé par Victor Hugo à la mort de Balzac, le 21 août 1850, mot qu'elle cite d'ailleurs à la fin de son livre :

« A son insu, qu'il le veuille ou non, l'auteur de cette œuvre immense est de la forte race des écrivains révolutionnaires. »

Charles PLISNIER.



Demandez dès aujourd'hui une démonstration sans engagement de votre part

ÉTABLISSEMENTS RIBY

Usines et direction :
Av. Henri Schoofs 4-6-8, Auderghem

Téléphone 33 74 38

SALLE D'EXPOSITION :

**43, rue de l'Hôpital, 43
Bruxelles**

MANIFESTE

La conscription ne doit pas être étendue

A la demande allemande pour obtenir l'égalité des armements, on répond non par le désarmement des autres pays, mais par la reconnaissance du droit de l'Allemagne à réarmer. C'est ce qui implique une partie du plan Herriot qui, si elle est adoptée, permettra à l'Allemagne (et sans aucun doute aussi à l'Autriche, à la Hongrie et à la Bulgarie) de réintroduire la conscription militaire sous les espèces d'un système de milice, c'est-à-dire sous la forme qui établit de la façon la plus efficace la militarisation complète d'une nation.

Le gouvernement britannique, dans sa déclaration, a aussi suggéré la réintroduction en Allemagne du service militaire obligatoire ; les gouvernements des pays désarmés semblent accueillir cette idée avec faveur.

Cette approbation formelle de la réintroduction du service militaire obligatoire peut amener son extension à des pays extra-européens qui jusqu'ici en ont été exempts.

La conscription, en établissant le cadre pour la constitution rapide d'une armée importante, est une mesure de réarmement bien plus considérable que toutes celles qui peuvent être soumises à des règles quantitatives. Ce sera désastreux si la Conférence du Désarmement termine ses travaux en étendant la conscription, que M. Herriot a décrite comme « l'apprentissage de l'art de tuer », au lieu de faire l'abolition de l'apprentissage militaire obligatoire l'acte essentiel du désarmement mondial.

Cette proposition est faite à un moment où les peuples eux-mêmes se révoltent contre le système de la conscription. Plutôt que de laisser violer leur conscience par un apprentissage forcé de la guerre, 120.000 Français, et, dans les pays soumis à la conscription, un nombre croissant de jeunes gens aiment mieux subir une vie de privations, ou bien des mois, des années de prison et même de torture. La jeunesse d'aujourd'hui a résolu de servir la civilisation et l'humanité mieux qu'en participant à la barbarie insensée des guerres modernes.

L'Eglise catholique par la voix du Pape, un nombre croissant de personnalités protestantes, des psychologues éminents, des docteurs et même des chefs militaires ont condamné ce système à cause de son influence néfaste sur l'esprit et le corps. Son abolition a été proposée sans relâche par un nombre grandissant de délégués gouvernementaux à Genève.

C'est pourquoi nous faisons appel aux peuples de tous les pays pour qu'ils expriment immédiatement leur opposition à cette proposition réactionnaire et leur détermination d'y résister par tous les moyens en leur pouvoir.

Signé par :

Professeur John Dewey (Etats-Unis) ; Georges Duhamel (France) ; Professeur Albert Einstein (Allemagne) ; Benigno Domingo Ferrer (Député) (Espagne) ; Professeur Paul Langevin (France) ; Victor Margueritte (France) ; Rosa Mayreder (Autriche) ; Docteur Edmond Privat (Suisse) ; Lord Ponsonby of Shulbrede (Angleterre) ; Général Berthold von Deimling (Allemagne).

N.B. — L'opposition au projet de conscription doit être exprimée par lettres adressées au Chef de l'Etat, au Président du Conseil ou au Ministre de la Guerre et par la voie de la presse, ou par lettres adressées au Secrétariat du Manifeste, 11, Abbey Road, Enfield, Middlesex, Angleterre.

LES EXPOSITIONS

War Van Overstraeten

A LA GALERIE MANTEAU

Que Van Overstraeten représente un des plus beaux espoirs de notre jeune peinture, il n'y a plus personne qui l'ignore. Mais l'exposition de cette année en apporte une surabondance de preuves. Et avant même toute analyse, cette peinture saisit dès le premier abord ceux qui la regardent. Tout y est émotion, d'une émotion fine, pénétrante, contenue : émotion de ligne, émotion de couleur et d'intention. Dans la spontanéité de la facture, dans la liberté de l'improvisation, ces toiles ou ces cartons sont d'un art sain. Si l'art consiste à cacher l'art, on peut dire aussi que la culture mène à cacher l'intellectuel, ou tout au moins à ne le laisser s'exprimer que pour animer de vie intérieure la matière. Nulle part n'est laissée ici aux excentricités sans but, à l'anormal, à la « cheville » qui si souvent cache le défaut d'inspiration de certains. Bien au contraire, Van Overstraeten n'est pas en peine, aucune toile ne procède de l'effort ni dans la conception ni dans l'exécution.

Parlons du métier. C'est la sobriété la plus grande et dans la palette et dans la touche. Des oeuvres étendus à plat, rehaussés de noirs et de blancs. Parfois la peinture est ramenée au dessin frotté sur un fond homogène. Et tout cela nous vaut toute une musique de gris et de brun. Le volume lui-même apparaît rarement, et ceci provient de l'ambiance calme et intime de ces œuvres. On ne voit néanmoins intervenir discrètement dans Teresa (1) et dans Pedro (13).

La femme conserve au travers des variations plas-

tiques toute sa valeur de sentiment. Citons La mendicante (5) dont le visage est dessiné en noir sur un ton d'ocre posé à plat. Citons La mère et l'enfant où le blanc et le noir ont suffi à donner tous les caractères.

De nombreux types de bougres faméliques aux yeux touchants de bêtes résignées, ces humbles que Van Overstraeten a rendus avec diversité et sans aucun pathos. L'influence de l'Espagne apparaît dans les Christ. Ces trois tableaux ne manquent certes pas de mérites. Mais il m'a toujours déplu, de voir conserver un thème si périmé par des artistes sans mystique. Je sais que les références ne manquent pas. Cela ne change rien. Quoi qu'il en soit, l'artiste prouve assez la richesse de sa veine pour qu'il puisse lui être reproché d'alimenter ainsi sa création.

Dans Projet (32) apparaît une composition plus étudiée, un hiératisme et un sens linéaire assez bien réussis. La Jeune fermière (30) est de la même inspiration sinon dans le coloris au moins par cet hiératisme muet ici en naïveté intentionnelle. Enfin, les paysages maintiennent la note de ceux qu'il nous a montrés l'an dernier, avec une science plus sûre du jeu des valeurs.

Au total, on peut estimer que Van Overstraeten est en ce moment arrivé à la pleine maturité, que sa peinture émane d'un peintre que l'on sait cultivé se défend d'être autre chose que de la peinture, de la bonne peinture saine et prenante.

Charles PIRON

Joris Minne

A LA BIBLIOTHEQUE ROYALE

La récente exposition de l'œuvre gravé de Joris Minne n'a pas eu pour seul effet d'attirer une fois de plus l'attention du public sur cet artiste de mérite. Elle a permis d'apprécier l'ensemble d'un effort de plus de dix années, d'en dégager le sens et le rythme, d'en mesurer l'étendue et la continuité.

Longtemps, je n'ai connu de Minne que ses bois et ses lino. Je les aimais tout de suite. Mais lorsque, voici quelques années, je fus mis en présence de ses œuvres, je les préfèrai.

Certes, Minne a trouvé très vite ce que devait être la technique du bois. Ainsi que l'indique très justement M. Lebeer, dans une intelligente et impartiale notice du catalogue, Minne échappa très vite à ce travers des débutants xylographes, qui « dessinent » en blanc sur fond noir, pour faire en sorte que « tout le champ de la gravure soit travaillé d'aplats blancs et noirs retenus entre eux par des lignes constructrices logiquement et nécessairement engendrées par ce jeu de contrastes harmonieusement et solidement équilibré. »

Mais vers 1926, trop d'influences encore s'exercent, dont l'artiste se délivre plus aisément dans ses burins que dans ses bois. Est-ce volontairement que ses bois nous font penser de lui qu'il semble un illustrateur, un interprète de la création littéraire transposée, plutôt qu'un créateur ?

Ses cuivres, au contraire, nous donnent davantage l'impression d'une pensée indépendante, vivant uniquement d'elle-même. Ici, l'œuvre ne doit rien qu'à l'artiste. C'est pourquoi, charmé par ses bois, je ressens une émotion de qualité supérieure devant ses cuivres.

A qui veut les enregistrer avec quelque attention, les dates sont pleines d'enseignement.

1922-1923 : C'est ce qu'on pourrait appeler la période de l'anecdote.

Une philosophie pénétrée d'une mystique d'ailleurs simple, des récits émouvants d'homme qui formule sa critique de la société et de l'ambiance, sans beaucoup de complications, mais avec foi, à la Masereel.

Malgré la différence de facture et de technique, l'Instituteur de Minne (qui est d'ailleurs, si je ne me trompe, un lino) et les planches de La ville, font irrésistiblement penser à une même inspiration. Pourtant, chez Minne, c'est encore trop ce dessin blanc sur fond noir dont Masereel est alors des

longtemps délivré.

1924-1927 : Moins d'histoires, à moins qu'il ne fasse de l'illustration. Maintenant, ce sont les choses, les choses qui sont une force, les choses qui ont des vies, qu'il isole dans une sobriété implacable, ne donnant d'elle que leur ligne et leur mouvement. Le village, Cable, Auto, Tunnel. Il a déjà essayé cela avant. Il n'y atteint que maintenant. Il le sait si bien qu'il traite certains sujets (Aquaduc). Sur cuivre, à la même époque, et dans même esprit, il nous donne Le Moulin et la Roue qui, pour moi, est la meilleure chose de cette période.

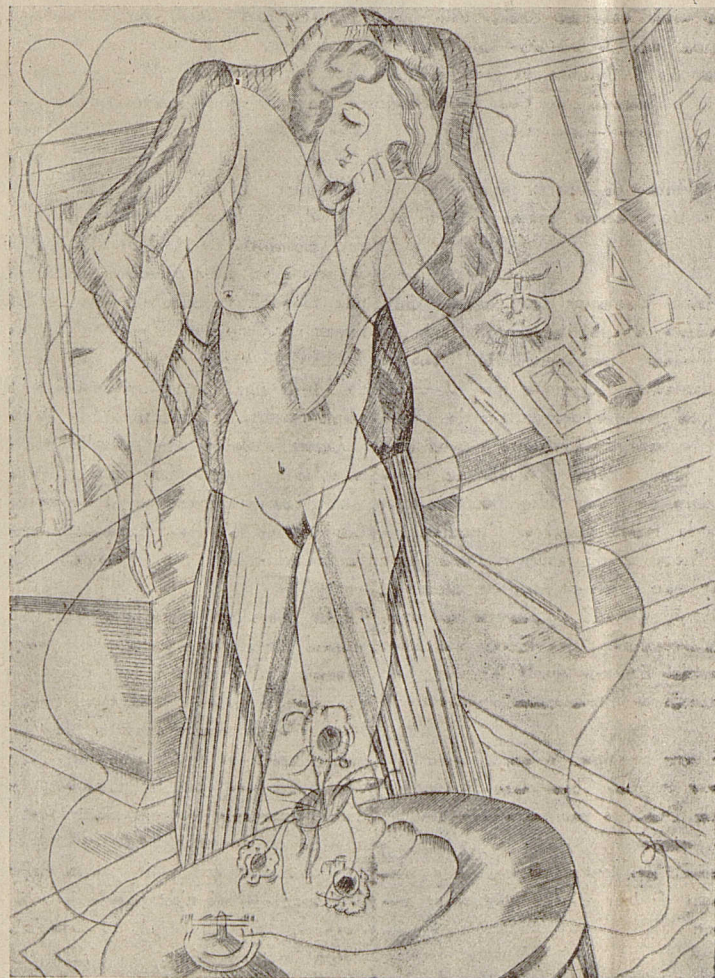
Mais nous voici plus avant dans la vie. Minne ne se contente plus des formes. Voici son Lof van Antwerpen (1929). Voici l'Atmosfer van Antwerpen (1930) et le Mendiant (1931) et le Verkeersagent (1931). L'objet ou le sujet sont dans la vie. La forme est recréée par la conception de l'artiste. Il a appris et compris les formes, volumes et contours. Il s'y est soumis en bon disciple. Il les asservit maintenant à son art, les utilisant comme seuls peuvent le faire ceux qui connaissent toutes les ressources et les limites de leur docilité.

Il est prêt pour aujourd'hui, aujourd'hui où il atteint à la synthèse de tout ce qu'il a acquis : pensée, tempérament, connaissance extérieure des choses, technique sûre et déliée ; tout cela se fond et forme un tout vivant et harmonieux dans En bordée, La belle brute, Les joueurs de billard et tant d'autres. Mais que Minne se défie (pour moi — d'autres me contrediront peut-être) de Communion d'idées, trop ingénieux pour n'être que séduisant, ou de l'Esthète et son subconscient : achèvement qui, par un détour, pourrait le ramener à l'anecdote métaphysique de l'Instituteur.

Signalerai-je ses illustrations qui, comme telles, sont excellentes, et ce retour charmant à l'enluminure que donnent les bois rehaussés de Ons Ghelaket die Avondstar.

L'art de Minne me réjouit par ce qu'il nous apporte de réalisations présentes. Mais il me donne aussi confiance en l'avenir : car on sent qu'il ne trahira rien de lui-même pour les tentations de la facilité. Il n'est pas seulement un artiste doué, mais on le sent probe vis-à-vis de lui-même autant que vis-à-vis d'autrui. Ce nous est le gage d'une suite magnifique à une tâche si bien commencée.

Georges BOHY.



Joris MINNE. — Communion d'idées (1932)

LE CINEMA

La revue des films

LA DAME DE CHEZ MAXIM'S (MARIVAUX)

En prenant pour thème de son film l'odyssée de la Môme Crevette, Korda, n'en doutons pas, savant ce qu'il faisait. Spéculant sur le pittoresque infatigable des années 1900, il savait toucher vieux et jeunes, sans effort, par la seule entremise du décor.

Ne nous y trompons pas trop : privé de ce charme facile, La Dame de chez Maxim's ne se distinguerait guère du plus quelconque des vaudevilles qui font la gloire boiteuse du cinéma français. La verve de Florelle, fatiguée, mais se dépensant sans compter (je crains que l'on ait préjugé de son mince, trop mince talent), n'y ferait rien.

Le cinéma présente fourmille de ces intrigues bénignes, qui-proquo, chassé-croisé, et autres. L'on sait ce que cela peut donner. L'ouons seulement l'adresse de Korda, qui, cette fois, réussit à nous faire avaler la pilule, sans grimace.

LA BELLE DE SAIGON (CAMEO)

Sternberg, déjà, nous avait conté cette histoire, sur un autre air. Cela s'intitulait Fièvres, était joué par Bancroft (qui, malgré tout, vaut mieux que tous les Clarke Gable du monde), et, ma foi, ne laissait pas de nous émouvoir une ou deux fois.

Mais Fièvres est devenu La Belle de Saïgon, Au lieu de la mouterie de jadis (c'était aux débuts du sonore, et le bruit des machines, tout neuf, avait quelque chose de magique), cette histoire paludéenne a pour décor, aujourd'hui, une plantation de caoutchouc, ce qui nous vaut, en passant,

un bout de documentaire romancé du plus triste effet. Les interprètes ? Clarke Gable, précité, lui et beau, Jean Harlow, splendide animal, et Mary Astor, un peu fadasse. Tout ceci serait fort acceptable, si ce n'était parlant. Mais ce l'est. Et comment ! Et combien ! Un dialogue absurde, mettant sur les lèvres de demis-sauvages des propos d'une invraisemblable ineptie, à faire rougir un auteur de vaudevilles parisiens. Et comment oublier la douce hilarité qui nous secoue, à entendre, par nuit d'orage, au sein de la forêt tropicale, un môme brutal et dur dire à celle qu'il aime : « Nos chambres sont proches. N'hésitez pas à frapper à ma porte, si besoin est... »

Il est des heures, hélas ! où l'on se voudrait sourd.

Ou idiot.

TOUCHONS DU BOIS (METROPOLE)

Un machin impossible, bavard, tourné dans des décors de carton mal peints par des acteurs aussi peu à l'aise que nous. Comme de bien entendu, neuf spectateurs sur dix explosent, rugissent de plaisir, sont au comble de la joie.

« D'après Oscar Wilde », dit un sous-titre. C'est la seule chose vraiment comique.

LES SURPRISES DU DIVORCE (MONNAIE)

Du pareil au même.

En pire, si c'était possible.

G. D.

Notules

Les Cahiers Jaunes (6, rue de Clichy, Paris) consacrent au cinéma un numéro spécial, d'une qualité exceptionnelle.

Au sommaire, les noms de Benjamin Fondane, Roger Gilbert-Lecomte, Antonin Artaud, Claude Sernet, etc.

* * *

Projets du Club de l'Ecran : le 26 mai, présentation au Studio du Carrefour, de l'Affaire est dans le sac, film de J. et P. Prévert. Plusieurs séances sont à l'étude, consacrées à l'œuvre d'Eric von Stroheim, au cinéma de propagande (avec débat), au film scientifique, etc. Certaines de ces séances spéciales auraient lieu au Studio du Palais des Beaux-Arts, durant l'Exposition de la Photographie.

Le n° 3 de Documents 33 a paru.

Au sommaire : Le cinéma et la folie (II), par

André Delons. — Une éthique du film, par Denis Marion. — Une vision nouvelle : la photographie, par L. Moholy-Nagy. — Commentaires, par Gaston Derycke. — Le roman dépassé, par George Adam. — Montage-Essais, par Ernst Minami. — Les films, les livres, les revues.

* * *

La production subit, depuis plusieurs mois, un très sérieux ralentissement. Plusieurs firmes importantes sont au bord de la faillite. Des studios entiers chôment. Et déjà les programmes des salles de spectacle s'en ressentent singulièrement.

Que sera la saison prochaine ?

Le cinéma, dans sa forme présente, est en péril. Et, sans doute, y a-t-il lieu de se réjouir plus que de s'en plaindre. Il s'agit d'un suicide lamentable, et terriblement instructif.

STUDIO
Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

EXTASE
Le chef-d'œuvre de MACHATY
Le génial metteur en scène
d'EROTIKON
interprété par
André NOX, Pierre NAV,
ROGOZ et Eddy KIESLER
Enfants admis

Spectacle permanent tous les jours
à partir de 2 h. 30. Dernière séance
à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

Un ordre du jour

Le Comité d'Action pour l'Amnistie réuni le 16 mai 1933,

Ayant pris connaissance de l'article paru dans le Soir, sous le titre « Chez nos amis français », à propos d'articles publiés par l'Euvre, sous la signature de Paul Ruscart, condamné après la guerre pour séparatisme wallon ;

Dénonce avec indignation les procédés de polémique injurieux et diffamatoires du Soir ;

Rappelle que le Soir est coutumier du fait et qu'il n'a cessé de calomnier les idéalistes flamands et wallons qui ont été condamnés, dans une atmosphère obsidionale, par une justice partielle ;

Rappelle que c'est le même Soir qui a publié, sous la signature du fameux Wullus, des extraits tendancieux des « Archives » du « Conseil de Flandre », publication destinée à exciter l'opinion publique contre des emprisonnés ou exilés dans l'impossibilité de se défendre ;

Constate que le Soir ne cesse de répéter contre des condamnés politiques l'imputation de vénalité, imputation abandonnée par l'accusation dans tous les procès activistes ;

Prend acte que le Soir a refusé à maintes reprises d'insérer des droits de réponse ;

Décide de porter ces agissements inqualifiables à la connaissance de l'opinion publique belge et étrangère ;

Vote la présente motion à l'unanimité,
Et passe à l'ordre du jour.

VAN SCHELLE CUIR
Revenelage Instantané
48, R. DE LA MONTAGNE - 231, CL. DE WAYRE
167, CH. DE GAND, 167

CREPE
USKIDE

Club de l'Ecran
Avant première
Vendredi 26 mai à 19 h et 21 h. 30
au CARREFOUR, place Madou

Georges Altman
présentera le film des frères PRÉVERT

L'Affaire est dans le sac
interprété par GILDES, B. BRUNILIS,
J. D. DREYFUS, — P. DARTEUIL,
CARETTE

Au même programme reprise de
LE PELERIN
de CH. CHAPLIN
Prix des places :
10 fr. ; Membres 7 fr. ; Chômeurs 1/2 tarif

CALENDRIER DES CONCERTS
Mercredi 24 mai :
20 h. 30, Concert de gala avec M. Fritz Kreisler et l'Orchestre Symphonique Populaire sous la direction de M. Prévost. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts).

Jeu 25 mai :
20 h. 30, Concert de gala avec M. Fritz Kreisler et l'Orchestre Symphonique Populaire sous la direction de M. Prévost. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts).

Lundi 29 mai :
20 h. 30, Exécution de Boris Godounov sous la direction de M. Weyandt. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts).

SPA

Maladies du cœur et des artères
Hypertension et Angine
de poitrine
Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme
Bains de tourbe,
Eau de la Reine radioactivée.

Anémie
Eau ferrugineuse

Arthritisme
Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser
à **SPA MONOPOLE**
Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

Le ROUGE et le NOIR

D'où vient l'argent ?

(Suite de la page 1)

VICKERS et ses entreprises associées sont donc dans une situation particulièrement favorable qui leur permet l'exécution des contrats et leur procure une réputation universelle. Etc...

Nul n'ignore que la Société Vickers est actuellement le plus gros fournisseur d'armes du Japon, nul n'ignore que le grand homme de la Société Vickers est Sir Basil Zaharoff, le roi des charognards.

Je n'insisterai point trop n'étant, au fond, point d'âme cruelle.

Qu'on me permette cependant de rappeler ces paroles prononcées quelques jours avant le 2 août 1914 : « Une ère de prospérité va commencer grâce à l'accroissement rapide et continu de nos affaires. » Ces mots furent dits par M. Vickers, associé de Sir Basil Zaharoff lors d'une assemblée d'actionnaires de la Société Vickers.

En 1914, a déclaré ces jours derniers M. Lloyd George, je n'ai connu qu'un seul homme qui voulait vraiment la guerre. Cet homme c'est Basil Zaharoff.

Faut-il poursuivre l'histoire? Faut-il rappeler l'immense fortune amassée par cette canaille partout où mouraient des hommes? Faut-il rappeler que, tandis qu'il fournissait les Alliés en armements, il ravitaillait les sous-marins allemands?

Faut-il rappeler que les Druses qui abattaient les soldats français en Syrie se servaient d'armes Vickers?

Si M. Rossel veut une documentation plus complète sur Zaharoff et la Vickers, je la tiens à sa disposition. Et quand on accepte, à quelque titre que ce soit, de l'argent de ces gens-là, quand on accepte semblable argent issu du sang, de la boue et de la mort, quand on accepte de l'argent d'un criminel, on n'a pas le droit de parole. Cet argent, qui est le prix de combien de cadavres et qui sert à payer la multitude de pisse-copies, de larves encrières et de stercoraires à lorgnon afin qu'ils bavent et salissent les seules valeurs et les seuls hommes dignes au moins de notre respect! Mil ZANKIN.

CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Si vous devez effectuer en France un voyage circulaire dont la durée ne dépassera pas un mois, vous pouvez voyager à bon compte en vous procurant une carte d'abonnement donne droit à des billets à demi tarif.

Cette carte devient intéressante dès que la distance à parcourir est supérieure à 1.480 kilom. en première classe, à 1.749 kilom. en deuxième classe, et à 1.773 kilom. en troisième classe.

Le prix de la carte d'un mois est de 333 fr. 25 en première classe; de 265 fr. 75 en deuxième classe, et de 175 fr. 75 en troisième classe.

La validité de cette carte peut être portée à 45 jours moyennant paiement d'un supplément égal au quart de sa valeur.

Vous aurez intérêt à vous procurer une carte

SEANCE DU 20 MAI

A quoi servent les prisons ?

Le compte rendu que voici est extrait du journal Le Peuple :

Un débat intéressant a eu lieu, mercredi soir, à la Maison des Huit Heures, sous les auspices de la tribune libre Le Rouge et le Noir : A quoi servent les prisons? a demandé à ses orateurs M. Pierre Fontaine.

Deux ex-prisonniers, notre ami Léo Dumoulin et M. Day, un médecin, M. le docteur Vervaeck, directeur général du Service d'anthropologie pénitentiaire, deux administrateurs de prisons, notre ami De Liernaux, directeur de la prison-école d'Hoogstraeten, et M. Delmez, greffier à la prison de Saint-Gilles, ont pris la parole.

Les uns ont dépeint les souffrances morales et physiques du prisonnier, privé de liberté, empêché de mener une vie sexuelle normale, retranché du monde, privé de journaux et de tabac. Ils ont rapporté au public des bribes de conversations entendues dans les prisons, les explications des mobiles de certains crimes.

Les autres ont tâché de justifier le régime pénitentiaire belge, régime avancé en comparaison de beaucoup d'autres pays.

Tous ont été d'accord pour dire que les prisonniers étaient des êtres qui devaient non pas être punis, mais soignés et guéris; tous ont été d'accord également pour attribuer à la société et à la famille une large part de responsabilité dans les crimes et les délits commis.

Des nombreuses questions ont été posées à M. Vervaeck et à De Liernaux qui y répondirent de bon gré. On apprit ainsi que le pourcentage de délinquants est plus élevé dans les classes aisées de la société que dans les classes dites inférieures; qu'il était inutile et inefficace de condamner des gens à quelques semaines de prison pour des délits insignifiants; que seul un délit grave pouvait justifier une condamnation à la détention et que, dans ce cas, la détention devrait être au moins d'un an pour permettre la guérison du délinquant. On apprit également, par la bouche de M. Vervaeck, qu'il était inutile et dangereux de garder les criminels en prison pendant une durée de plus de dix ans; et on apprit par la bouche de De Liernaux que les enfants délinquants sortaient aussi bien des écoles officielles que des écoles libres.

La soirée se termina par une controverse entre MM. Hem Day, Léo Campion et notre ami Moulin; controverse qui opposa les conceptions individualistes et anarchistes des deux premiers, aux conceptions socialistes et marxistes du troisième.

Débat utile, qui s'est déroulé dans une atmosphère excellente et au cours duquel on a regretté l'absence de notre ami Frans Fischer, retenu au dernier moment et dont Pierre Fontaine lut la lettre d'excuses.

LES PETITS GERVAIS

les plus fins, les plus appréciés des fromages DOUBLE-CRÈME.

légers... exquis

et si nourrissants!

servis frais tous les jours



Au Club du Faubourg

Jeudi 25, Sociétés Savantes, 20 h. 30, Daniel Massé, sur L'esprit laïque peut-il être neutre? Le professeur Félicien Challaye sur Le christianisme a-t-il commis des crimes? Et L'Eglise et la guerre, avec le professeur Albert Bayet, le R. P. Forge, l'abbé Marie, etc.

Samedi 27 mai, Crystal Palace, à 14 heures, la princesse Jeanne Bibesco sur Faut-il oublier? Le philosophe Julien Benda défendra lui-même son Discours à la Nation européenne. M. Provost de la Fardinière, ouvrira un débat sur Capitalisme et Internationalisme.

Mardi 30 mai, Salle Wagram, à 20 h. 30, l'éminent savant le docteur Pierre Vachet présentera Ondes et radiations humaines, avec étonnantes expériences par Jacqueline Cantereine. Débat sur Le spiritisme.

Mercredi 31 mai, Restaurant Gillet, à 19 h., le grand banquet du Faubourg, présidé par Marcel Achard, avec Robert Trébor, directeur du théâtre Michel, Parisys et de nombreuses vedettes, sur Le théâtre et l'amour.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine

Prix d'entrée : 5 francs.

ou en la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière).

Prix d'entrée : 4 francs.

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Mercredi 24 mai à 20 h. 30 précises

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

M. Philippe LAMOUR

du barreau de Paris, directeur de Plans.

ouvrira le débat sur

La presse d'aujourd'hui

et fera ensuite

LA REVUE PARLEE DES JOURNAUX DU 24 MAI

Orateurs inscrits, dès à présent :

MM. Philippe LAMOUR, T. ILLION et Paul RUSCART.

Orateurs convoqués :

MM. Franz FISCHER, président de l'Association générale de la Presse belge; Herman DONS, président de la Fédération internationale des Journalistes et président de l'Institut pour Journalistes; Maurice BREBART, directeur de la Dernière Heure; Paul GERARDY, directeur de Réalités; Paul HENEN, directeur de la Flandre Libérale, Désiré HORRENT, député, directeur du Journal de Liège, Frédéric DENIS, du Peuple, Raphaël FRAIGNEUX, anciennement de l'Indépendance, Edmond HOTON, de la Gazette.

Droit d'entrée : 4 francs

Mercredi 31 mai, à 20 h. 30 :

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

Le débat sera ouvert

par le docteur Marcel VIARD

Professeur à l'Ecole de Psychologie, de Paris

Sur ce sujet :

LA FEMME

amie ou ennemie de l'homme?

Les viragos; les femmes de tête; les femmes portant culotte et les hommes soumis. — La femme sensible et affectueuse vis-à-vis de l'homme égoïste et autoritaire. — Les bons et les mauvais ménages.

Orateurs inscrits ou convoqués :

Mlle Eliane VAN DAMME, MM. Julien FLAMENT, Henri HEUSE, Marc LANVAL, Paul NEUHUYS, Jean TERVE, etc.

Lire dans le prochain numéro les programmes des séances du mois de juin

Théâtre Royal de la Monnaie - Liste des Spectacles de Mai 1933

Matinée			Le Petit Duc			Le Marchand de Venise			La Sonnambole			Carmen		
Dimanche	—	7	Marouf, Sav. du Caire (1)		14	Marouf, Sav. du Caire (1)		21	Le Marchand de Venise		28	Djamieh Elixir d'Amour(2)		
Lundi	1	Faust	8	La Sonnambole (2)	15	Faust	22	Tannhäuser (5) (*)	29	La Fille du Tambour-Major				
Mardi	2	Marouf, Sav. du Caire (1)	9	Le Marchand de Venise	16	La Sonnambole (2)	23	Péch. ⁴ Perles ⁽⁶⁾ Paris et les trois Divines	30	Le Marchand de Venise				
Mercredi	3	Le Pardon de Ploërmel (2)	10	Tannhäuser (5) (*)	17	Péch. ⁴ Perles ⁽⁶⁾ Paris et les trois Divines	24	Tristan et Isolde (7) (**)	31	La Tosca Tagl.ch. Musette				
Jendredi	4	Manon (3)	11	Péch. ⁴ Perles ⁽⁶⁾ Paris et les trois Divines	18	Cavall. Rustic. Tagl.ch. Musette	25	M. Faust S. Le Petit Duc	—					
Vendredi	5	Le Chevalier à la Rose (1)	12	La Sonnambole (2)	19	La Fille du Tambour-Major	26	Le Bon Roi Dagobert (1)	—					
Samedi	6	Spectacle privé	13	Le Petit Duc	20	Manon (1)	27	Tristan et Isolde (7) (**)	—					

(*) Spectacle commençant à 19.30 h. (7.30 h.) (**) à 19.00 h. (7 h.)
Avec le concours de : (1) M^{me} Emma Luart et M. J. Rogatchevsky; (2) M^{me} Clara Clairbert et M. A. d'Arkor; (3) M. Ritter-Clampi et M. Villabella; (4) M^{me} J. Bonavia; (5) M. F. Anseau; (6) M. J. Rogatchevsky et M. L. Richard; (7) M^{me} Henny Trundt et Sabine Kalter MM. Lauritz Melchior, Alexander Kipnis et Emil Treskow.

AVIS : La souscription est ouverte pour les divers abonnements de la saison 1933-1934.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO La Grande Encyclopédie allemande Der Grosse Herder, dans sa nouvelle édition, s'occupe de notre ami Franz Hellens. C'est fort aimable à elle. Mais ce qui l'est moins, c'est qu'elle fait mourir Franz Hellens le 16 septembre 1932! Qu'on nous permette de le ressusciter, Franz Hellens n'est pas mort ni, que nous sachions, décidé à mourir. Il se porte fort bien et nous avons encore besoin de lui pour nous donner des contes et des poèmes d'une facture trop personnelle pour que nous puissions lui trouver un remplaçant.

OOO Le Journal de Charleroi vient de créer une nouvelle rubrique, un feuilleton littéraire : Les livres dont on parle, qui paraîtra de quinzaine en quinzaine, le mardi, sous la signature de notre ami, le romancier Constant Burniaux.

OOO Poursuivant son activité littéraire d'un

genre tout particulier, l'Association des Ecrivains Belges transportera son déjeuner mensuel du mois de juin à Anvers. Du nouveau, toujours du nouveau!

OOO Le prochain numéro de Sang Nouveau sera consacré au poète Odilon-Jean Périer, mort il y a cinq ans. Quant à la revue Jeune-Hainaut à qui est due l'initiative du monument Verhaeren au Caillou-qui-Bique, elle consacrera son numéro de juillet au poète des Heures claires.

OOO Le n° 4 de la revue Esprit du Temps vient de paraître. Au sommaire : Dona Ines, par Azonin, la suite de la comédie de Carl Sternheim; La Cassette, une étude de J. Barbarus sur la poésie révolutionnaire et sociale en Estonie, trois poèmes estoniens et une remarquable nouvelle de Tristan Remy : Sainte-Brisca.

En outre, les chroniques habituelles et la vie intellectuelle.

OOO Il y aurait beaucoup à écrire à propos de l'activité révolutionnaire de la jeunesse bourgeoise. Après le Cahier de revendications que publia la Nouvelle Revue Française en décembre dernier, les réponses, dans Europe, de P. Nizan et de Jean Guhenno, voici une nouvelle série de témoignages que nous offre cette fois La Revue française. Daniel Rops qui présente ces témoignages, s'efforce, dans Positions générales, de définir cet esprit révolutionnaire de la jeunesse bourgeoise. Son attitude, écrit-il, est celle d'un refus total, à la fois contre le capitalisme et contre le snobisme. Il faudrait analyser ici l'article de Robert Aron et Armand Dandieu qui, par bien des côtés, met les choses au point.

Ces jeunes « révolutionnaires » rassemblés sous

le signe La jeunesse française se tournent avec une singulière avidité vers l'hitlérisme comme s'ils présentaient que, pour eux, le véritable salut est là. Nous nous proposons de revenir sur cette position idéologique de la jeunesse et des intellectuels bourgeois dans un article plus vaste.

OOO Ivan J. Finbert a obtenu le prix de la Renaissance pour son dernier roman le Fou de Dieu.

OOO Mme Edith Vaucamps fait paraître dans Le Peuple littéraire et artistique du 1 mai, un article bien intéressant dans lequel elle relève et commente les annotations marginales que fit Proudhon en lisant quelques-unes des œuvres de Victor Hugo. Ces deux hommes que l'Histoire a pour ainsi dire, dans des plans différents, placés au même niveau, étaient loin de comprendre les choses et les hommes de la même manière. Proudhon ne manque jamais l'occasion de marquer, tantôt avec amertume, tantôt avec goguenardise, son désaccord avec l'opinion de Hugo qu'il s'agisse de politique, d'histoire ou de littérature. Mme Edith Vaucamps a apporté à l'histoire littéraire du XIX^e siècle une contribution originale et extrêmement importante.

OOO Sous le titre Ecrivains belges d'aujourd'hui M. Alex Flament et Paul Champagne font paraître à l'Office de Publicité une anthologie destinée, surtout à notre jeunesse.

« Dans le choix des textes, dit-on, on a tenu compte uniquement de leur valeur littéraire et morale. » Vraiment.

OOO Chez les éditeurs.

Les Editions sociales internationales feront paraître dans la collection Horizons, une réédition

du célèbre roman de Jack London Talon de fer, Quartier sans soleil, du romancier japonais N. Tokounaga, La Haine, par l'écrivain russe Choukhov, Histoires de Nègres, récits documentaires de Gauthier qui a longtemps résidé en Afrique, et Terres défrichées, par M. Chalokhov.

L'activité des éditions Rieder n'est pas moins importante. Elles font paraître cette semaine : Marcés, par Jean Pollu, Le chemin de l'U.R.S.S., par Elisabeth de Grammont, dans la collection Témoignages, César, histoire et légende de Friedrich Gundolf, traduit par Marcel Beaufils, et un roman de Guglielmo Ferrero : Les deux vérités.

L'Eglantine sort cette semaine une vie romancée de Hitler par Frateco qui contient des renseignements inédits sur l'assassinat de Walter Rathenau.

Labor annonce une nouvelle collection de romans sous le signe Les amitiés littéraires dans laquelle paraîtront cette année des œuvres de M. de Chelderode, Charles Plisnier, Proumen et la traduction d'un récit de Roelants.

OOO Remarqué dans la « Page du Foyer » du journal Le Peuple, destinée à former le goût des femmes d'ouvriers et à leur donner les possibilités de créer de jolies choses à vil prix, une merveilleuse robe de mariée en satin blanc, trois robes du soir et une robe de Garden-Party. C'est tout. Mais cela suffit bien pour les nombreuses réunions mondaines auxquelles devront assister cet été nos femmes de chômeuses...

A comparer au petit patron hebdomadaire de Marianne — qui n'est pas le journal de la classe ouvrière, lui — et qui est économique, clair et élégant tout de même.

OOO Henry Poulaille, Lucien Gachon, Léon Gerbe, Ludovic Massé, Edouard Feisson et Tris-

tan Remy présentent Proletariat, Proletariat, revue d'expérimentation, n'aspire qu'à être l'un des centres d'élaboration de la littérature prolétarienne. Elle veut aussi être un outil au service du prolétariat.

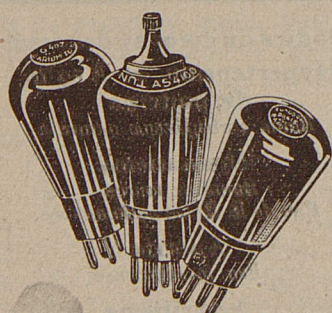
Proletariat n'est pas non plus une boutique littéraire. On aurait choisi un autre titre! Cette revue émanation d'un groupe libre d'écrivains non professionnels des lettres, n'ambitionne qu'à servir une cause dont la presse, ni les revues, ni les groupements constitués ne désirent s'occuper : celle de l'expression authentiquement prolétarienne. On n'entend pas, à Proletariat, monopoliser la littérature prolétarienne, mais empêcher qu'elle soit écrasée sous ses caricatures que sont le Populisme et la littérature de mots d'ordre.

Avec la parution de cette revue, la question de la littérature prolétarienne rebondit en France. On aurait pu croire que, depuis la disparition de Nouvel Age, le mouvement de la littérature prolétarienne était fini. Henry Poulaille, l'animateur obstiné de la littérature prolétarienne en France, a regroupé autour de Proletariat une nouvelle équipe d'écrivains prolétariens.

D'autre part, il s'ouvrira à Bruxelles, d'ici peu, une exposition de la littérature prolétarienne qui aura pour but de faire connaître l'ampleur et la force de cette expression littéraire à laquelle, on ne sait par quel préjugé, s'attache une manière de discrédit. Cette exposition montrera au public des manuscrits, des œuvres, des documents photographiques et historiques tout à fait inédits.

Notre collaborateur H.-V. Crouzy, a été chargé de l'organisation de cette entreprise. Les écrivains et les éditeurs que la chose intéresse peuvent lui écrire 75, rue de Bourgogne, à Forest.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES



TUNGSRAM

Imp. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL